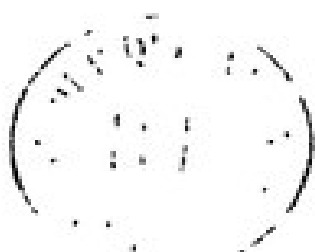


JEAN CANORA

Poèmes



1898-1905

I. — Strophes et Chansons.

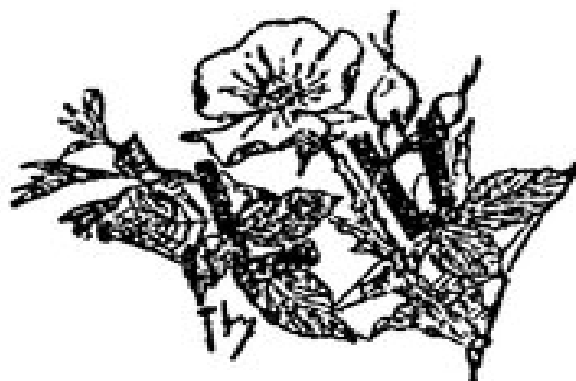
II. — La Lente Épreuve.

III. — Vers l'Humanité.

PRÉCÉDÉS D'UNE

*Lettre-dédicace de l'Auteur à M. Sully Prudhomme,
et de la*

Réponse-préface de M. Sully Prudhomme



PARIS

LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR

A. MESSEIN, Succ^r

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

MCMV

Poèmes

Jean Canora



Léon Vanier, Paris, 1905

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

JEAN CANORA

Poèmes

1898-1905

I. — Strophes et Chansons

II. — La Lente Épreuve.

III. — Vers l'Humanité.

PRÉCÉDÉS D'UNE

*Lettre-dédicace de l'Auteur à M. Sully Prudhomme,
et de la Réponse-préface de M. Sully Prudhomme,*



PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, Succ^r

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

MCMV

TABLE DES MATIÈRES

[Lettre-dédicace à Monsieur Sully-Prudhomme](#)

[Réponse de Monsieur Sully-Prudhomme](#)

I. STROPHES ET CHANSONS

[La chanson de Daphnis](#)

[Les émigrants de Lugano](#)

[Consolation](#)

Tendresses d'enfant

[Quand tu dors](#)

[La mort la plus douce](#)

[Visite](#)

[Rêves dorés](#)

[Le secret des lys](#)

[À une fiancée](#)

[Après la tempête](#)

[À Compiègne, un jour gris](#)

[Crépuscule](#)

[Iris bleus](#)

Prophétie

Des Chansons simples

Lys brisés

Le vent d'hiver est passé

Chansons d'avril

J'ai vu l'enfant

Chanson d'antan

Avec des roses

Au matin

Chant de lyre au dernier crépuscule

Femmes savantes

La princesse au jardin

Pour les tout petits

L'Automne

Prélude

Sérénité matinale

Angoisse au soir

Légende de la nuit des morts

Berceuse

À propos de couvent

II. LA LENTE ÉPREUVE

Renouveau

I. Des chansons d'amour

II. Lorsque le vent de mai

Au clair de la lune

Amitié

Chanson d'adieu

Oublier !

[Baiser d'automne](#)
[Pèlerinage](#)
[En songeant à l'absente](#)
[Retour](#)
[Caresses](#)
[Je veux ma mie](#)
[Röslein](#)
[Valse](#)
[Baisers tardifs](#)
[À Mortefontaine](#)
[Voyages !](#)
[Romance d'automne](#)
[La harpe](#)
[La splendeur d'aimer](#)

III. VERS L'HUMANITÉ

[*Scène lyrique en l'honneur d'Auguste Comte*](#)
[Argument](#)
[Prologue](#)
 I. [Le penseur](#)
[Le prolétaire](#)
[La femme.](#)
 II. [Le poète](#)
 III. [Invocation aux morts](#)

[In memoriam](#)

[Aux travailleurs du livre](#)

LETTRE-DÉDICACE

À MONSIEUR SULLY-PRUDHOMME DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
à Châtenay.

Mon bon et cher Maître,

Un jeune poète de ma connaissance, apprenant que j'assemblais, pour les publier, les poèmes de ce recueil, m'a demandé, l'autre jour, si j'étais de ceux qui osent encore employer dans leurs vers le mot *rose*.

— « Oui, certes », lui ai-je répondu.

— Et le mot « *Printemps* » ?

— Sans doute.

— Et le mot *âme* ?

— Assurément, bien que dans un sens nouveau.

Je vis que mes réponses le peinaient et je l'amenai bientôt à me dire : « Tout cela est fâcheux pour vous, car, à supposer que certains passages de votre œuvre plaisent à quelques personnes, aucune d'elles n'en voudra convenir. Il est toujours un peu déplaisant, voire même ridicule, de goûter un genre de poésie qui n'est pas à la mode du moment. Aborderiez-vous les gens, dans la rue, vêtu d'un habit à basques et d'un pantalon à sous-pieds ? »

Cette remarque judicieuse ne laissant pas de me surprendre, il ajouta :

« Les roses n'existent plus, pour les meilleurs poètes, ce sont des fleurs dont il a été trop parlé ! Dites la louange des lys noirs, ce sera plus original.

Que signifient, franchement, ces longs poèmes écrits sous la poussée d'un amour sentimental que vous semblez, je vous assure, avoir pris au sérieux ! Seuls les poèmes très courts peuvent être lus, qui furent ciselés à froid et qui révèlent chez leur auteur, outre l'écrasant dédain des joies communes, des sensations inattendues ; qui produisent aux yeux du lecteur stupéfié des vocables nouveaux, enserrés parmi des strophes à la coupe du jour ! Votre livre est trop simple, et surtout trop humain ! »

Et c'est ce livre que j'ose, mon cher maître, vous offrir dans son imperfection déplorable. Un mot de notre jeune poète m'en a rendu l'audace. Il n'aimait point les « *vaines tendresses* », *ni le poème du bonheur*. *Il ne vous pardonnait* guère de rimer en français, et je pensai, dès lors, que, si vous aviez encouru sa disgrâce, je risquais tout au plus de la subir avec vous, ce qui ne manquerait point de me réjouir car j'ai toujours aimé à me trouver en bonne compagnie.

Je crois en outre, et de plus en plus, qu'il est des simplicités belles et des étrangetés ridicules. Si le public ne lit plus guère de vers, la faute en est moins à lui qu'à la dernière génération des poètes, qui auraient assurément achevé de tuer la poésie, si elle n'avait eu le bon esprit d'être immortelle !

N'imaginèrent-ils pas de créer la pitoyable race des poèmes invertébrés, de lâcher, comme entre deux hoquets, d'incohérentes apostrophes, de torturer le bon sens et la langue française, de s'insurger contre n'importe quoi, à toute heure, en des postures de cabotins efféminés ou d'alcooliques en mal de cabanon... et cela dans le moment critique où l'esprit scientifique grandissant faisait naître dans les foules, par suite d'un malentendu le mal provisoire de l'utilitarisme, et portait même certains esprits à nier le rôle sacré de l'idéal et de la beauté !

Pendant cette redoutable crise que l'on vit s'ouvrir avec la ruine des anciennes théologies, et qui se prolonge encore, tous ceux qui disposaient d'une force tentèrent de la légitimer, en raison des services rendus par elle à la société.

Les princes et les riches ne parlèrent plus du droit divin, mais de la nécessité de maintenir l'ordre. Les ouvriers n'exprimèrent leurs revendications qu'au nom du progrès général. La plupart des savants entraînèrent par leurs recherches théoriques les applications mécaniques,

industrielles, médicales, etc., profitables au bonheur commun... Seuls, les poètes se crurent en droit de répudier toute obligation vis-à-vis du reste des humains... et les humains se détournèrent d'eux légitimement, les laissant à leur orgueil.

N'était-ce pas cependant, au milieu de tous ces hommes désorientés, confondus, dont le cœur saignait encore bien souvent du respect des croyances effondrées, que la grande voix de la poésie pouvait soudain éclater harmonieuse, souveraine et comme religieuse, pleine de consolations, pleine d'espérance.

Elle aurait consacré les grandes étapes du passé, éclairé l'avenir, montré ce qu'il restait à conquérir dans ce champ de la nature dont chaque progrès du savoir humain recule les limites. Elle aurait idéalisé surtout, ce qui, indépendamment de toute condition, de toute croyance particulière peut être la source morale de nos joies intérieures. Elle aurait glorifié, au-delà de la mélancolie des heures qui coulent, emportant les joies et les douleurs individuelles, l'éternité de la vie, la puissance de l'effort.

Ne croyez-vous pas qu'en ce temps-ci, le seul livre de vers qui pourrait être à la fois beau et populaire est celui où l'enfant, la femme, l'homme, le vieillard, ceux qui rient et ceux qui pleurent, ceux qui aiment et ceux qui sont las de haïr, trouveraient chacun une page... une seule, à lire. Et l'auteur de ce livre-là ne s'écrierait plus comme tant de poètes aujourd'hui : « Regardez-moi bien, ne suis-je pas singulier ? J'ai vécu en fou, en malade et parfois même en criminel à seul fin de vous conter ma vie et de vous distraire ». Il voudrait qu'on pût dire de lui : « Ce poète a connu la joie et la douleur, parfois aussi la faiblesse humaine, mais il a travaillé, lutté, admiré, aimé, pardonné plus que moi. S'il m'a livré ses heures en des strophes harmonieuses, c'est qu'il voulait se grandir en me rendant meilleur. Il a mis en mon âme tout ce que les religions anciennes avaient de plus pur, tout ce que la vie contenait de ferveur brûlante. Il a pris à la fois mon esprit et mon cœur... ».

Et celui-là serait vraiment le poète du siècle qui commence qui joindrait à l'enthousiasme d'un Fra Angelico la foi d'un Auguste Comte dans le triomphe final de l'Humanité. Et nous tous qui écrivons des vers durant la grande crise actuelle, ne pourrions être que ses précurseurs. Qu'importe, une

œuvre aussi belle exige qu'on la tente. Vous seul, au XIX^e siècle, l'avez partiellement réalisée dans des envolées merveilleuses. Puissé-je, à mon tour, devenir assez sûr de mon cœur, de ma pensée et de ma plume pour la regarder en face, mais l'heure n'est pas sonnée... et je retombe à ce premier livre où mon idéal est à peine pressenti.

Il a pour seul mérite, peut-être, de retracer avec sincérité ce que fut en son auteur l'éveil de l'amour. De la mélancolie vague des tendresses d'enfant à la douloureuse passion qui constitue ma lente épreuve, vous verrez mon cœur s'ouvrir lentement à la splendeur d'aimer, et de n'aimer pas un être seulement, mais l'Humanité entière. Si quelques-uns s'étonnaient de lire entre deux pièces lyriques : à propos de couvent, ou les strophes à la belle châtelaine c'est qu'ils comprendraient mal la fantaisie d'un poète libre qui veut rester sincère, au fil des jours, et faire œuvre d'un art différent, selon qu'il traduit une impression passagère ou une émotion profonde.

Ceux-là qui prétendent n'abandonner jamais leur grand manteau d'azur et chanter toujours sur le même ton, énervent et lassent, car ils mentent. Le vrai poète ne saurait apparaître toujours comme en extase, car l'extase ne commence qu'aux rares et inoubliables heures de la vie où nous sentons vraiment descendre en nous la beauté.

J'ai pris avec la tradition poétique quelques libertés, telles que l'emploi de rimes l'une au singulier, l'autre au pluriel. Ces libertés, vous vous les êtes toujours, par un scrupule d'admirable artiste, refusées à vous-même. Vous voudrez bien considérer que je me les suis seulement permises lorsqu'elles me fournissaient un moyen d'exprimer plus largement ma pensée, sans compromettre ni le rythme des vers, ni la syntaxe française.

Vous le savez enfin, mon cher maître, nous ne publions nos poèmes qu'avec la secrète espérance d'être compris de ceux qui nous liront ! Cette espérance n'eût peut-être pas été en moi assez forte pour me décider à donner ce livre, si je n'avais eu déjà la douce certitude que vous aimiez et mon but, et mes vers, ce dont vous est plus reconnaissant qu'il ne saurait l'écrire votre respectueux et affectionné,

JEAN CANORA.

10 nov. 1905, Paris.

À MONSIEUR JEAN CANORA

Paris.

Mon cher Confrère,

Je regrette que mes occupations m'empêchent de répondre à votre intéressante lettre avec l'ampleur que je voudrais, car vous y soulevez des questions qui me sont fort à cœur. Vous y montrez, à vrai dire, plus d'esprit que d'indignation. Vous avez raison. Comme l'écrit notre confrère et ami Albert Sorel dans un récent article du *Temps* sur le beau livre : « *l'Art des vers* » d'Auguste Dorchain : « Il faut bien que la jeunesse s'amuse et que la vieillesse se console de ne s'amuser plus. Ne nous effarons pas. Ce n'est pas une révolution qui passe, c'est une cavalcade *historique* et narquoise de précieuses et d'incroyables ».

Tout en réprouvant les excentricités des dernières écoles de versification sans avenir, vous attestez l'indépendance de votre critique en prenant dans vos propres vers des libertés légitimes contre les quelques règles abusives de la poétique traditionnelle. Je ne saurais vous désapprouver. Ma fidélité à ces règles est affaire d'habitude. Il est vrai que l'habitude a des droits en art, car il s'agit de plaire, et l'on ne plaît pas en offusquant. Il y a donc une mesure à garder. Vous ne l'outrepassiez point et vous demeurez un champion de la bonne cause.

Je vous suis reconnaissant de la servir par des vers qui font honneur à notre art par leur facture et aussi par leur inspiration naturelle, pure et généreuse, et je vous prie mon cher confrère d'agréer l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

SULLY PRUDHOMME

Châtenay, 12 nov. 1905.

STROPHES ET CHANSONS

POÈMES

LA CHANSON DE DAPHNIS

J'ai cueilli pour toi des roses trémières
Dès le premier jour
Où j'avais suivi ta course légère.
J'ai cueilli pour toi des roses d'amour.

J'ai semé des lys sur la blanche couche
Où tu fus à moi,
Où j'ai pris ton corps, ton âme et ta bouche,
J'ai semé des lys vierges comme toi.

J'ai chanté des vers pour ma bien-aimée
Aux souples cheveux,

Tout contre mon cœur, ardente et pâmée,
J'ai chanté des vers éclos dans ses yeux.
J'ai mis des baisers, j'ai mis des caresses
 Contre ses bras blancs,
Parce qu'ils avaient bercé ma détresse.
J'ai mis des baisers sur son sein tremblant.

Dors, déjà la lune effleure les voûtes
 Et les bleus vallons,
Toi qui n'as pas craint de te donner toute,
Dors, sans un regret, sous les blancs rayons.

LES ÉMIGRANTS DE LUGANO

À mon père.

Oh ! riant Lugano, lac aux rives chéries,
Qui mires le ciel clair dans l'azur de tes eaux,
Tu ne berceras plus mes longues rêveries,
Lac, paisible et joyeux, enchâssé de prairies,
Où, sauvages et fiers, bondissent les taureaux.

L'air tiède et caressant baigne la maison blanche,
Avec son toit de tuiles rouges, son jardin,
Où l'ormeau vigoureux sent frémir sur sa branche
La vigne, en longs festons, qui se glisse et se penche
Au-dessus des Vénus de marbre, au front divin.

Sur les flots endormis, lentement tombait l'ombre ;
Les lauriers exhalaient d'enivrantes senteurs,
Et j'aimais contempler, au miroir du lac sombre,
Les feux étincelants des étoiles sans nombre
Et les grands monts frôlés par de blanches lueurs.

Il semble que la joie habite ces contrées,
Les ruisselets nacrés ont un rire argentin,
Le ciel est radieux, et les tièdes soirées,
En leur molle langueur, paraissent préparées
Pour que les amoureux s'aiment jusqu'au matin.

Lugano ! Lugano ! de ta rive chérie,
Les pêcheurs, les bergers s'éloignent en pleurant.
Des riches leur ont pris leur riante patrie,
Ils partent par milliers ; leur poitrine meurtrie

Éclate sous l'effort des sanglots déchirants !

Là-bas, vers l'Amérique, ils traînent leur misère,
Vers un sombre inconnu qui trouble leur raison...
Leurs ossements gironent sur la terre étrangère ;
Ils ne dormiront pas au petit cimetière,
Dont les flots du lac bleu caressent les gazons.

CONSOLATION

À la mémoire de PAUL VAST.

Quand il s'est endormi du suprême sommeil
Sous un voile odorant de roses automnales,
Quand nos derniers baisers pressèrent son front pâle
Et ses pauvres yeux froids, jadis pleins de soleil,
Quand nous l'avons conduit à la fosse béante
Qui l'engloutit, avec les rameaux et les fleurs,
Quand votre âme sombrait, au flot brûlant des pleurs,
Quand la plainte d'adieu résonnait, déchirante,
Oh ! je n'ai point parlé ! Courbant devant le sort
Mon front triste, chargé de funèbres pensées,
J'ai retenu l'élan des strophes cadencées
Car le silence auguste est seul digne des morts !
Mais puisque depuis lors, effleurant de leur aile
La tombe de l'aimé, les fuyantes saisons
L'ont ceinte tour à tour de neige et de gazon,
Puisqu'il sied d'apporter des couronnes nouvelles,
Je veux chanter pour lui que nous avons aimé
Tout ce que mon cœur triste a de douce tendresse,
Et je veux que ce chant soit tel qu'une caresse
Du vent d'Automne aux fleurs des tombeaux embaumés !

Ô cher disparu, ta voix mâle et claire,
Dans l'air matinal baigné de lumière,
Ne montera plus ainsi qu'autrefois
Ardente de foi !

Un tombeau de marbre inflexible presse
Ton corps souple et beau, fleur de ta jeunesse,

Ta bouche au doux rire, et ton front penseur,
Et ton jeune cœur !

Mais quand nous fermons nos yeux lourds de larmes
Pour mieux lire en nous, du fond de nos âmes,
Tu surgis, soudain, plus pur et plus fort,
Grandi par la mort.

Ta forme est lumineuse et ta main large et bonne
Enseigne à notre main le geste qui pardonne.
Ta tendresse discrète à toute heure nous suit !
Tu chantes dans la brise et glisses dans la nuit,
Et quand, las d'avoir vu les démentes humaines,
L'égoïsme brutal, et la stérile haine
Délirer les penseurs et salir les héros,
Nous doutons si l'esprit sortira du chaos,
Comme d'un fumier vil un lys frêle s'élance,
Alors ta voix résonne et fête la Science
Dont l'amour allumait des flammes dans tes yeux...
Tu la voulais, ami, tu redressais la tête
À l'espoir de sa lente et superbe conquête.
Oh ! savoir apaiser les hurlantes douleurs,
Rendre au corps épuisé la sève et la vigueur,
Mettre le frêle enfant aux bras tremblants des mères,
Puis par delà les maux des êtres éphémères
S'élever chaque jour, à la grave clarté
Des immuables lois, jusqu'à la vérité,
Hanté par la suprême et généreuse envie
D'arracher à la mort le secret de la Vie.

Ce ne fut que ton rêve, hélas, mais il fut beau.
Il s'élance vers nous de l'ombre du tombeau,
Comme en avril, un vol de colombes rapides
Fendant le ciel, au loin, de ses ailes candides,
Monte à l'horizon noir des lugubres forêts.

Paul, notre ami, des pleurs et des mornes regrets
Te conviennent bien moins que la seule promesse
De conserver en nous l'âme de ta jeunesse.

Nous avons cueilli, dans ton cher jardin,
Près de ta maison ces blancs chrysanthèmes,
Nous jetons sur toi ces roses suprêmes
Aux pétales fins...

Nous t'avons chanté ces strophes légères
En attendant l'heure où, sans plus d'émoi,
Nous viendrons aussi dormir près de toi,
Dans la grande terre !

TENDRESSES D'ENFANT

I

QUAND TU DORS

Quand tu dors, par les nuits d'été,
Par les nuits tièdes et sereines,
Enfant, ton rêve est emporté,
Parfois, vers un monde enchanté,
Bercé d'amoureuses haleines.

De son rayon mystérieux,
Pâlissant la voûte étoilée,
La lune, sur tes blonds cheveux,
Pose un diadème radieux
Et ton âme prend sa volée...

Et, dans les infinis d'azur,
Mon rêve rencontre ton rêve,
Devant ton regard jeune et pur,
De mon cœur monte un aveu sûr
Qui par l'éther plane et s'élève...

Je chante en te donnant la main,
Et toi, tu m'écoutes rêveuse.
Et parfois, ton baiser divin
Ranime l'espoir en mon sein.
Sous nos pieds pâlit Bêtégeuse.

Et vers l'infini nous courons,
Nos deux rêves ne sont qu'une âme,
Mais hélas ! Ce que nous rêvons

Pâlit sous les premiers rayons
Ainsi qu'une tremblante flamme...

Et longtemps, malgré le soleil,
Tu restes les paupières closes,
Sentant fuir ton heureux sommeil
Sans bien discerner, au réveil,
Les parfums de ton rêve et les parfums des roses.

II

LA MORT LA PLUS DOUCE

Mes yeux ont entrevu son voile blanc léger
Traverser le bal, comme une aile...
Puis je ne vois plus rien, et je reste à songer
Que son âme d'enfant est innocente et belle.

Et quand je souffre seul, sans pouvoir apaiser
Le regret qui m'étreint, le doute qui m'opresse,
Ce voile blanc paraît... Mon cœur à se briser
Palpite, sous l'effort d'une vaine tendresse.

Et si j'étends vers lui les bras, pour le saisir,
Il m'échappe, en tremblant, comme une pâle brume,
Et, le cœur défaillant d'ivresse et d'amertume,
Je ris, comme les fous au souffle du désir.

Oh ! pourquoi t'éloigner de moi, toi que j'adore,
Toi dont les grands yeux noirs ont la molle douceur
Des lacs mystérieux que caresse l'aurore,
Toi ! qui dirais mes vers, et qui serais ma sœur ?

Hélas le monde est là ! Le monde nous épie ;
Nos âmes seulement peuvent s'unir le soir.
Je vois ton voile blanc, pendant mon insomnie,
Palpiter comme un vague et douloureux espoir...

Et ce rêve insensé s'enfuit avec les voiles
De la nuit passagère, il faut encor souffrir !
Chère ! Il serait si doux d'aimer et de mourir
Enlacés chastement sous les pleurs des étoiles !

III

VISITE

J'avais souvent rêvé, quand j'étais seul et triste,
Dans les grands bois muets qu'envahissait le soir,
Qu'une fois vous pourriez paraître à l'improviste
Pour rêver avec moi, car vous êtes artiste,
Et pour m'aimer un peu..., seulement par devoir,
Afin de ne me pas causer de désespoir.

Je vous aurais conté quelle était ma tendresse,
Combien j'avais souffert, quatre mois, loin de vous,
Ces nuits de désespoir où, sentant ma jeunesse
Se briser dans mon cœur avide de caresses,
J'assemblais devant moi des souvenirs bien doux
Et là, comme un enfant, je priais à genoux.

Je ne priais point Dieu, je vous priais, amie,
La foi de ma raison n'apaise point mon cœur !
Pour lutter jusqu'au bout sur la route de vie,
Il me faut le baiser d'une bouche chérie,
Il me faut le miroir de deux grands yeux charmeurs
Où se glisse un reflet d'harmonieux bonheur,
Il me faut cette voix douce qui dit : « Je t'aime.
« Je crois ce que tu crois, je veux ce que tu veux.
« Si le méchant te hait, qu'importe son blasphème,
« Qu'importe, ô mon ami, je te suivrai quand même,
« Je verserai l'espoir dans ton cœur radieux
« Pour vaincre ou pour souffrir, enfin, nous serons deux. »

Et je vous aurais dit bien des choses encore
Et vous auriez compris, si vous aviez souffert,
Si vous aviez senti, lorsque la pâle aurore
Enveloppe les lys aux boutons près d'éclore,
Quand les rayons légers baignent les rameaux verts,

Un désir effleurer votre cœur entr'ouvert !

Or, comme je l'avais rêvé dans mon idylle,
Vous vîntes voir les lieux où j'étais exilé,
L'automnale splendeur de mes grands bois tranquilles,
Mais au soleil couchant vous partiez pour la ville,
Ne laissant à mes yeux qu'un souvenir ailé ;
De mon amour, hélas, je n'avais point parlé !

Et si par les sentiers jonchés de feuilles mortes,
Sous les tremblants berceaux de feuillages dorés,
Je vous parus, hélas, rêveur d'étrange sorte,
C'est que ma passion d'alors était trop forte !
Le secret de mon cœur, vous l'avez ignoré :
J'ai souri devant vous. Loin de vous j'ai pleuré.

IV

RÊVES DORÉS

Je l'adorais jadis et je ne voyais qu'elle,
Je m'enivrais, au bal, de son rire joyeux,
À mon âme d'enfant, elle semblait plus belle
Qu'une déesse blonde au front mystérieux...

Les jours se sont enfuis, emportant leur chimère,
Jamais son cœur léger n'avait compris le mien.
Hier je l'ai revue, ainsi qu'une étrangère ;
De mon amour passé, ne restait-il plus rien ?

Mais je souffrais, pourtant, j'aurais voulu lui dire :
Avez-vous oublié ? Mais non... c'était fini.
Et prêt de sangloter, j'ai lutté pour sourire,
Sentant naître en mon cœur comme un vide infini.

Voluptés, amitiés, étreintes frémissantes,
Longs regards échangés au déclin d'un beau jour,
Ô réveillerez-vous, en mon âme souffrante,
Le beau rêve étoilé de mon premier amour ?

LE SECRET DES LYS

À mademoiselle JEANNE PUAUX.

Au cœur des gazons verts inondés de clarté
Les fleurs s'ouvrent... les fleurs humides de rosée,
Sur les roses déjà les abeilles posées
S'enivrent des parfums d'été :

Les liserons coquets ont des cloches nouvelles,
Le soleil met sa flamme aux corolles d'azur,
De rubis, d'améthyste. Un petit ruisseau pur
Saute et rit, diapré d'étincelles.

Tous les oiseaux du ciel sifflent un chant très clair ;
Les cigales, en chœur, chantent dans la verdure ;
Pour fêter le réveil de toute la nature,
L'hymne et l'encens montent dans l'air.

Seuls les grands lys muets, inclinés sur leur tige,
Rêvent à cette enfant, qu'ils virent, dans la nuit,
Au clair de lune blanc s'approcher d'eux sans bruit,
Comme un pâle reflet voltige...

Elle a passé par là, jetant sur le chemin
Un regard débordant de tristesse infinie,
Et seule, elle a chanté... lente et douce harmonie,
Effleurant les lys, de sa main...

Les lys se sont courbés sous sa chère caresse...
Déjà le soleil d'or a monté dans les cieux

Qu'ils écoutent encor des mots mystérieux,
Des mots d'amour et de tendresse.

Plus d'un secret charmant demeure enseveli
Sous ces pétales blancs que la brise balance.
Les lys sont des rêveurs : c'est pour cela, je pense,
Que les vierges aiment les lys.

À UNE FIANCÉE

À madame ABEL CHEVALET.

Puisque, vous êtes deux qu'anime l'espérance,
D'un avenir moins lourd pour les déshérités,
Aimez et répandez l'amour de tous côtés,
Brisez autour de vous la haine et la souffrance.

Aux humbles qui n'ont pas de pain, sève du corps,
Qui n'ont pas l'idéal sacré, sève de l'âme,
De votre jeune amour montrez la claire flamme,
Et dites de vouloir et de combattre encor !

Contez-leur que, la nuit de vingt siècles de larmes
Va faire place au jour d'un siècle clair et beau.
L'Humanité rira sous le soleil nouveau
Quand le travail vainqueur aura brisé les armes !

Épuisez chaque jour sans craindre l'avenir.
L'amour a tôt pansé les blessures cruelles !
Abandonnez votre être aux forces éternelles,
Après avoir su vivre, il est doux de mourir.

Voici venir des flots d'exquise violette,
De jacinthe bleutée, et de grisant lilas,
La fleur de l'oranger va parer votre tête,
Des amis verseront les roses sous vos pas.

Les uns ont apporté de blanches primevères,
D'autres de fins tissus, des voiles odorants,
Tout ce qui fait envie aux vierges de vingt ans,

Pour l'offrir en hommage à votre beauté chère.

Moi, plutôt que des fleurs qui meurent sous le ciel,
Je vous donne ces vers : acceptez-les, Madame,
La poésie ailée est une fleur de l'âme
Ouvrant sur l'avenir son calice immortel.

APRÈS LA TEMPÊTE

(SONNET)

Sur un massif aimé de chrysanthèmes pâles,
Dernières fleurs du parc, si lentes à fleurir,
J'avais vu tout un jour la tempête brutale,
Avec ses mains de mort, s'abattre et s'assouvir...

Et quand, en gémissant, la dernière rafale
Cingla vers l'horizon, il me prit un désir
D'aller voir, s'il restait de mes fleurs automnales
Une odorante trace, un humble souvenir.

Or, j'aperçus de loin, chargés d'humides gemmes,
Sous le ciel apaisé, les larges chrysanthèmes,
Tendant leur lourd calice, aux longs rayons dorés !

Telle, je vous verrai nous revenir, sereine,
Et, pour s'être penchés sur la souffrance humaine,
Vos yeux seront plus doux, car ils auront pleuré.

À COMPIÈGNE, UN JOUR GRIS

Pour mademoiselle MARGUERITE GERHARDT.

Sur les bois pensifs qu'effleure l'automne,
Sur le vieux palais, désert et jauni,
Sur les droits massifs des jardins fleuris,
La pluie, en frissons, glisse monotone,
 Une Cloche mélancolique sonne,
 Douce, douce, sous le ciel gris...

C'est comme une voix, c'est comme une plainte,
Si grave, qu'on croit parfois, à l'ouïr,
Comme au temps défunt des splendeurs éteintes,
Voir des spectres blancs de reines surgir...
 Une cloche mélancolique tinte,
 Lourde, lourde de souvenirs.

Ô ce vieux palais plein d'ombres charmantes,
Qu'il vous en souviene... où furent bercés
Un jour qu'il pleuvait, nos rêves lassés,
Par le vain fracas des cités bruyantes.
 Une cloche mélancolique chante,
 Grave, grave, les temps passés.

CRÉPUSCULE

Pour mademoiselle JEANNE LEFÈVRE.

Sur le lac où tremblait un crépuscule d'or,
Laisant errer ses yeux purs, comme des étoiles,
Jadis, elle parut en la blancheur d'un voile,
Telle que maintenant je la revois encor.

Or, cette vision d'antan s'est effacée
Comme le flot qui glisse, et la chanson qui fuit.
Et si je songe au lac envahi par la nuit,
À la femme rêveuse, en sa splendeur passée,

Il me semble que l'âme est l'étrange miroir,
Où tremble le reflet des choses de la vie.
La femme : l'espérance humaine inassouvie,
Qui cherche, et qui s'attriste en la brume du soir.

IRIS BLEUS

J'aime les iris bleus au bord des étangs mornes,
Où les grands peupliers mirent leurs fronts pensifs,
À l'heure vespérale où s'effacent les bornes
Des ondes et du ciel, où des soupirs furtifs
Frissonnent alentour, dans l'ombre des massifs.

Les iris, on dirait des papillons de rêves
Quand la brise, effleurant leurs plis mystérieux,
Emporte leurs senteurs vers de lointaines grèves,
Ils semblent à la fois tristes et dédaigneux
Comme ces grands étangs qui rêvent, devant eux.

Car ils savent que les splendeurs sont éphémères...
Lorsque le sombre azur de leurs pétales fins
Pâlit, les grands iris referment leur paupière
Et glissent sur l'étang. Les fées aux blanches mains
Recueillent leur dépouille et pleurent leur destin.

PROPHÉTIE

Pour Mademoiselle LAURE MITEAU.

Comme les anciens Grecs allaient chez la Sibylle
S'enquérir en tremblant des arrêts du destin,
Nous partîmes, vous souvient-il ? un beau matin,
Voir certaine prêtresse au fond de son asile.

La prêtresse était laide, et sale le logis,
Moins sombre fut jadis l'autre de la Delphique.
Elle nous débita le boniment classique
Qui fait toujours pâlir les amoureux transis.

Était-ce du flamand, je ne le saurais dire,
Était-ce du français, je ne m'en souviens plus :
Au reste, le chercher serait fort superflu,
Ce qu'elle fit de mieux, elle vous fit sourire !

Nous sortîmes de là, sans avoir pénétré
Le mystère profond de nos doubles fortunes,
Mais la brise était fraîche et caressait la dune
Et le soleil riait sur les flots azurés.

Nous nous sentions heureux de la beauté des choses,
Nous allions, devisant tout le long du chemin,
Pourquoi vouloir chercher ce que sera demain ?
Demain, nous irons voir s'il est encor des roses !

Serait-ce un sort plus doux que d'avoir su prévoir
Sans jamais écarter le destin qui nous presse
Chaque jour de bonheur, chaque jour de tristesse,

Jusqu'au dernier frisson de notre dernier soir !

Non. — Laissez les secrets que l'avenir recèle,
Vous qui, dès aujourd'hui, possédez de tels biens,
Un cœur pur, sans lequel tout le reste n'est rien :
Le bonheur d'être jeune et celui d'être belle.

Puissiez-vous ignorer ces instants douloureux
Où l'âme, dans la nuit, palpite et bat de l'aile.
S'il en était pour vous, je serai là, fidèle,
Ceci du moins est sûr, si le reste est douteux.

Je veux rester pour vous jusqu'à la dernière heure
Cet ami simple et vrai qui dit la vérité.
C'est un très humble bien, mais sans fragilité.
L'amour est mort, souvent, quand l'amitié demeure.

DES CHANSONS SIMPLES

LYS BRISÉS ^[1]

Penchés sur leur tige frêle,
Semblaient rêver de grands lys.
En passant, ta main cruelle
Les a cueillis.

Dans tes cheveux noirs d'ébène,
Ils sont restés tout le jour,
Osant respirer à peine,
Pâmés d'amour.

Par un caprice de reine,
Au soir, tu les as repris
Pour les semer par la plaine.
Brisés, flétris...

Ainsi, tu fis de mes rêves,
Mes pauvres rêves d'enfant,
Comme des lys, lourds de sève,
Jetés au vent.

1. [↑] Musique de M. Paul Decourty, Enoch éditeur.

LE VENT D'HIVER EST PASSÉ... ^[1]

En un parc, baigné de senteurs légères,
J'avais vu fleurir, la saison dernière,
Au soleil levant, des roses trémières.
Le grand parc est noir, le rosier cassé...
Le vent d'hiver est passé.

Du balcon, paré de mauve glycine,
J'écoutais parfois une humble voisine
Bercer son enfant de sa voix câline.
Le silence est lourd, le chant a cessé...
Le vent d'hiver est passé.

Au soir, près d'un seuil rouge, dans la brume,
J'admirais, forgeant le métal qui fume,
Un grand compagnon droit, près de l'enclume...
Hier, comme une ombre, il s'est affaissé.
Le vent d'hiver est passé.

Lorsque j'ai quitté le vieux cimetière,
Je lisais encor, penché sur les pierres,
Quelques noms d'aïeux... Je reviens... Le lierre
Et les pleurs du ciel les ont effacés.
Le vent d'hiver est passé.

Ah ! le temps cruel qui glisse sans trêve !
Le regret plaintif des voluptés brèves !
Nous tendons nos mains pour cueillir un rêve !
La mort les étreint de ses doigts glacés...
Le vent d'hiver est passé !

1. [↑] Musique de Gabriel Verdalle.

CHANSONS D'AVRIL

Chansons d'Avril, chansons légères,
Effleurant sentiers et clairières,
Muguets blancs et jeunes bruyères
D'un souffle de vie et d'amour,
Chansons légères,
Chansons d'amour !

Gais carillons de cloches grêles,
Bruissement de jeunes ailes,
Et très joyeuses villanelles
En des infinis d'Azur clair,
Tintements grêles
En l'Azur clair.

Naïves chansons d'espérance,
Chassez l'automnale romance
Qui pleure en moi. Sa souvenance
Me fait frissonner et pâlir.
Folle espérance :
Ne plus souffrir !

J'AI VU L'ENFANT

J'ai vu l'enfant, l'enfant tout rose,
Il balbutiait, trottnait
Parmi les fleurs fraîches écloses
Et la jeune mère chantait...

J'ai vu l'enfant tremblant de fièvre
Avec des flammes dans les yeux,
La mère avait collé ses lèvres
Pâles, à son front douloureux !

J'ai vu l'enfant glisser en terre,
La mère était folle de pleurs
Et les arbres du cimetière
Au vent du soir pleuraient des fleurs !

CHANSON D'ANTAN

(sur un vieil air français.)

Belle Châtelaine, aux grands yeux si doux,
Des terres lointaines, je reviens vers vous,
 Troubadour triste et fidèle,
 Pour chanter ma villanelle,
 Je reviens vers vous...

Jadis, enfant blonde, vous aimiez mes chants,
Mes plaintes tremblantes au soleil couchant.
 « Un soir j'ai dit : je vous aime.
 « Votre bouche dit de même
 « Au soleil couchant, »

Vous vîtes en songe des palais dorés,
Vous devîntes reine, je fus oublié :
 Je n'avais qu'un luth d'ébène.
 Un roi vous fit souveraine.
 Je fus oublié !

Êtes-vous heureuse près du noble époux
Et son grand royaume vous est-il si doux
 Que nos baisers dans les grèves
 Et les palais de nos rêves ?
 Vous est-il si doux ?

Et le chant suprême montait au ciel noir
Et la Châtelaine, dans son désespoir,
 Au chant du luth qui frissonne
 Brisa sa vaine couronne
 Dans son désespoir !

AVEC DES ROSES^[1]

Je t'avais porté ces roses, ma mie ;
Lorsque tu viendras,
Tu les trouveras
Éparses, pâlies...

Mais, à respirer leurs pétales fins,
Tu seras certaine
Qu'il me fit grand'peine
De t'attendre en vain !

Et triste, effleurant d'un baiser suprême
Les replis soyeux,
Tu sauras par eux
Que je souffre et t'aime.

Ainsi de l'amour éclos en nos cœurs,
N'attendrons-nous, chère,
Que l'ivresse amère
Des défuntes fleurs ?

1. [↑] Musique de Gabriel Verdalle.

AU MATIN

« Jane, les baisers sont très doux
Que le ciel tendre fait éclore.
C'est péché, de dormir encore.
Viens à l'aurore
Sur mes genoux ! »

Le vent frais, soulevant ton voile,
Fleura les roses de tes seins ;
Tu vis, à travers tes cils fins,
Pâlir très loin
Quelques étoiles...

Et, tour à tour, tu regardas
Les bougies aux flammes tremblantes,
Les roses rouges expirantes
Et, défaillante,
Tu me baisas.

Était-ce amour ou bien tristesse
Qui te fit m'étreindre et gémir ;
Sentais-tu l'horreur de mourir
À voir s'enfuir
La nuit d'ivresse ?

Je murmurais : « les rayons clairs
« Dorent les dômes de la ville.
« Quand iront nos cendres subtiles
« Aux flots tranquilles
« Ou par les airs ;

« Quand nous serons parmi les choses,

« La ville doit bruire encor,
« La terre aura d'autres trésors,
 « Des boutons d'or,
 « Des lys, des roses !

« Crois-tu donc être, sous le ciel,
« Plus qu'une fleur exquise et frêle ?
« Au réveil, souris d'être belle,
 « Ouvre comme elle
 « Ton cœur mortel !

« Si l'univers revit sans cesse,
« Qu'important nos derniers frissons ?
« Souris, car j'ai baisé tes tresses
 « Et je te laisse
 « Une chanson. »

CHANT DE LYRE AU DERNIER CRÉPUSCULE

Lyres pleureuses
Au loin !
Soupirs qui montez des forêts mystérieuses,
Bercez les âmes douloureuses,
Lyres pleureuses,
Au loin !

Sur le sable fin des rivages,
La lune a répandu des ruisselets d'argent,
Des flots de vapeur au reflet changeant
Pour la dernière fois, s'envolent des nuages...
Pour la dernière fois, les jardins pleins de lys
Exhalent des senteurs, suprêmes, languissantes
Sous les voûtes resplendissantes
De topazes et de rubis !

Un lourd sommeil s'étend sur les plaines immenses,
Au fond des cœurs brisés meurent les espérances,
Ne plus vouloir, ne plus souffrir,
Échapper au poignant désir
De voir une nouvelle aurore...
Oublier tout et s'endormir
En l'infini dormir encore !
Tomber au flamboiement des cieux
Et reposer sous les étoiles,
Les étoiles aux regards bleus
Qui tremblent dans les cieux sans voiles !
Ne plus vouloir, ne plus souffrir.
Au loin la lyre
Expire.

Dormir.
Dormir !

FEMMES SAVANTES

Il est des soirs d'été tout embaumés de roses,
Versant leur nappe d'or sur les lacs azurés,
Des soirs où vers le ciel monte l'âme des choses,
Rêve, pâle au couchant doré,
Rêve les paupières closes...

Ne va pas attacher tes grands yeux bleus lassés
À l'éclat vacillant des étoiles lointaines.
Hélas, quand tu saurais des choses bien certaines,
N'aurons-nous pas cercueil de chêne
Dans le pays des trépassés ?

Ô femme, frêle fleur qui parfume la vie,
Laisse nous seuls chercher et combattre ici-bas.
Rêve, abritant ta forme exquise entre nos bras,
Sachant, tu ne charmerais pas.
La vérité t'aurait flétrie !

LA PRINCESSE AU JARDIN

Au chant plaintif des harpes lentes
Et dolentes,
Dans son hamac de soie et de satin,
La princesse rêve au jardin...
Des parfums montent des Jasmins
Tièdes et fins,
Mais dans ses yeux bleus des larmes brillantes
Perlent au chant des harpes lentes.

En vain la lune caressante
Triste, argente
Les cheveux blonds et les petites mains,
Les parfums montent des jasmins,
La princesse a le cœur chagrin.
Qu'il est loin
Le Prince guerrier à la voix grisante !
En vain la lune est caressante !

Une cuirasse d'or sanglante,
Bruissante
Du heurtement sourd des piques d'airain,
La princesse a le cœur chagrin.
Ah ! S'il tombait par les chemins,
Quels lendemains
Aux baisers, à l'étreinte frémissante,
Une cuirasse d'or sanglante !

Au bercement des harpes lentes
Et dolentes,

Dans son hamac de soie et de satin,
La princesse pleure au jardin.

POUR LES TOUT PETITS [\[1\]](#)

RONDE DE NOËL

À HENRI MEYER GODCHAUX.

Par la nuit froide, sur les combes,
Sur les chaumes et sur les tombes,
Comme un grand voile solennel,
À gros flocons, la neige tombe
Chantons la chanson de Noël !

Les fleurs d'automne sont fanées,
Les feuilles d'or sont entraînées,
Par la bise au souffle cruel...
Devant la claire cheminée,
Chantons la chanson de Noël !

Pourquoi t'obstiner de la sorte,
Vent mauvais, que le diable emporte !
Pourquoi faire un vacarme tel ?
Tu n'enfonceras pas la porte !
Chantons la chanson de Noël !

Ardente flamme qui pétilles,
Arbre de fête, qui scintilles,
Paré de fleurs, comme un autel,
Autour de vous, garçons et filles,
Chantons la chanson de Noël !

Bon charpentier, qui nous abrites,
Bûcheron, qui chauffes le gîte,
Amis, vainqueurs du froid mortel,
En votre honneur, chantons bien vite,

Chantons la chanson de Noël !

Bonsoir !... encore une caresse
Aux chers parents, dont la tendresse
Nous rendra forts et fraternels,
Et demain... réveil d'allégresse !
Chantons la chanson de Noël !

À nous, bonbons, jouets, images !
À chacun, selon qu'il fut sage,
Avant de s'envoler au ciel,
Noël laissera davantage.
Chantons la chanson de Noël !

1. [↑](#) Musique de Gabriel Verdalle.

À mon ami PAUL GÉRALDY.

L'AUTOMNE

POÈME

I

PRÉLUDE

Sur les bois profonds et silencieux,
L'automne a jeté sa douce tristesse,
Les chênes jaunis, que le vent caresse,
Balancent pensifs leurs rameaux très vieux
D'où la feuille d'or tombe avec mollesse.

Rêvent en foulant les feuilles pressées
Dont l'encens subtil berce leurs pensées ;
Autour d'eux s'étend l'éternelle paix,
L'oubli sans retour des choses passées.

La forêt s'endort, sans regret, sans deuil,
Et laissant les doigts errer sur la lyre,
Le poète ébauche un dernier sourire
Avant de glisser sous le blanc linceul,
Sans vouloir la mort et sans la maudire.

II

SÉRÉNITÉ MATINALE

L'air est frais, le soleil luit dans le ciel bleu-pâle,
La campagne est silencieuse. Seul, lointain,
Un laboureur répète un antique refrain
Qui, des sillons fumants, comme un parfum s'exhale.

L'homme suit les chevaux, et son bras vigoureux
Presse le soc tranchant qui fait crier la terre,
Son cœur simple et naïf méprise la chimère
Pourvu qu'il ait du pain, toujours, il est heureux.

Combien de laboureurs ont chanté dans ces plaines
Avec le sol des champs aujourd'hui confondus ?...
Et le poète rêve à ceux qui ne sont plus
Et le vent fait neiger les feuilles des grands chênes.

III

ANGOISSE AU SOIR

Du grand plateau désert où meurent les fougères
Avec la brume, au soir, s'élève un parfum lourd
Et l'horizon cuivré des bois profonds et sourds
Garde à peine un reflet de sanglante lumière.

Le soleil s'est enfui. L'on entrevoit encor
En ses voiles légers la tranquille vallée
S'endormir ; à l'azur de la voûte étoilée,
La lune a suspendu son mince croissant d'or.

Et le poète rêve au milieu du silence.
Il est las de chercher, il est las de souffrir,
Il voudrait oublier la vie et s'endormir
Car le peu qu'il apprit a causé sa souffrance.

Comme en un tourbillon, il voit passer les jours
Des hommes, leurs espoirs, leurs rêves de jeunesse,
Puis le spectre tremblant de leur pâle vieillesse
Et la mort, qui les guette et les rejoint toujours.

Toi qui rêves d'amour, heureuse fiancée,
La mort va t'enlacer... et ses ongles pointus
Déchireront ta chair... et dans ses crocs aigus,
Au-dessus du néant tu seras balancée.

Poète qui voudrais mourir, tu le verras,
Tout à coup devant toi, se dresser face à face,
Le blanc spectre, à la voix glapissante, qui glace
Et ton orgueil sera vaincu ; tu trembleras.

L'homme pour un instant est un roseau qui pense,
Mais il n'est qu'un roseau qui penche et se flétrit.
Le poète se sent défaillir et pâlit,
Autour de lui, s'étend la solitude immense.

IV

LÉGENDE DE LA NUIT DES MORTS

Le poète rêveur est parti d'un pas lent
Et gravit la colline au clair de lune blanc,
Exhalant vers le ciel sa plainte monotone
Dans l'antique clocher, le glas funèbre sonne.
Chacun, en l'écoutant, veillera sans effort
Cette nuit, car demain c'est la fête des morts.

... Mais quels sont ces chants dans la Brume ?

N'est-ce pas un bûcher qui fume
Là-bas, dans le creux du vallon ?
Sur les blancs tapis de gazon,
Quelles sont ces lueurs qui tremblent,
Et ces ombres pâles, qui semblent
Au rythme lent du vieux clocher
Très lentement se rapprocher ?

Leur nombre emplit la plaine entière,
Elles sortent du cimetière
Noyé dans l'horizon brumeux...

Poète, à genoux, ce sont eux.
Ce sont les morts de tous les âges,
Incline-toi sur leur passage !
Au milieu des grands peupliers,
S'avancent les jeunes guerriers,
Les vieillards, les enfants, les vierges,
Leurs fronts ont des clartés de cierge,
Leur hymne est pénétrant et doux.
Celle qui les précède tous
Et les guide vers la colline,
Cette vierge chaste et divine,
C'est la Mort, qu'ils ne craignent pas

Après les suprêmes combats,
Elle a paru calme et sereine,
Comme une jeune souveraine,

Et le poète put la voir :
Elle avait un long manteau noir,
Son front plein de mélancolie
Était ceint de feuilles pâlies,
Une étoile brillait dans ses cheveux épars
Et l'éternelle paix gisait dans ses regards.

Mais soudain, le long chœur des trépassés s'arrête ;
La mort étend sa main blanche vers le poète,
Environne son front d'un cercle radieux
Et murmure pour lui ces mots harmonieux :

« Oh toi qui rêvais sur ma route,
En cette nuit d'automne, écoute
Et ne tremble plus devant moi.
Ne me crois pas ton ennemie,
La mort c'est l'éternelle amie
Des pauvres rêveurs comme toi.

L'âme humaine serait trop lasse
Sans ma faucille d'or, qui passe
Pour cueillir les rêves défunts !
Des feuilles mortes de l'automne
Naîtront bientôt les anémones,
Les roses aux troublants parfums.

Et si ta vie est passagère,
Si tu dois au sein de la terre
Dormir le sommeil du trépas,
Bientôt, ta cendre balancée

Ira rejoindre ta pensée
Aux lieux où tu guidais tes pas.

Grands lis à la corolle pure,
Cueilli près du flot qui murmure,
Tu rêveras dans les cheveux
Des vierges aux chansons légères,
Quand elles vont par les clairières
Former des chœurs harmonieux.

Ramure verte et bruissante
Des grands peupliers de la sente
Tu frémiras, quand à leur tour,
D'autres poètes, sur la mousse,
Viendront ouïr la chanson douce
Dont tu berceras leur amour.

Puis, au retour d'un soir d'automne
Où la vieille cloche résonne,
Tu surgiras tel qu'autrefois,
Et, drapé de ténèbres sombres
Ombre glissant parmi les ombres,
Tu viendras entendre sa voix.

Et les villes seront lumière,
Et les accents de la prière
Monteront des vivants vers la gloire des morts,
Vers les grands cœurs, les grands génies,
Vers ceux qui donnèrent leurs vies
Pour rendre les humains plus heureux et plus forts.

Et tous ces morts, comme en un rêve,
Penchés sur l'œuvre qui s'achève,
Écouteront la foule, au temple, les bénir,
Puis, tout enivrés d'harmonie,

Quand la fête sera finie,
Au sein de la nature, ils reviendront dormir...

Voici que très pâle,
Vers le ciel opale,
La Mort soudain a pris son vol ;
Le bûcher qui fume
Se mêle à la brume ;
Le poète gît sur le sol.
Il se lève, écoute,
Déjà sur la route
Le soleil a jeté quelques roses lueurs,
L'air frais est imprégné de subtiles senteurs.

Le poète a repris le chemin du village ;
Des derniers rameaux verts épars sur son passage
Il fit une couronne... et, pieux depuis lors,
Il va, la lyre en main, fêter le jour des morts.

V

BERCEUSE

Repose en paix, rêve longtemps.
La fougère morte est ta couche.
Ferme tes yeux bleus et ta bouche
Qui fêtait les joyeux printemps.

Voici l'heure où l'automne expire,
Rêve sans songer au réveil ;
Pour bercer ton dernier sommeil,
Mes doigts caresseront la lyre.

« La nuit tombe, les peupliers
S'inclinent, ô ma bien-Aimée !
Laisse la brise parfumée
Emporter tes rêves légers.

Le pâle essaim des feuilles mortes
Neige sur tes longs cheveux d'or
Et le soleil hésite encor
À franchir les célestes portes.

Par les combes et les grands bois
Déjà le feu follet chemine
Et s'attarde sur la colline
Parmi les tombes et les croix.

Ô ne t'éveille pas, la vie
Flétrirait ton rêve enchanté !
Jusqu'à la suprême clarté

Je te veillerai, mon amie !...

Puis je dormirai dans la nuit.
La mort viendra pâle et très belle,
Semer notre cendre mortelle
Au vent d'automne qui s'enfuit.

À PROPOS DE COUVENT

(PETIT SERMON RIMÉ POUR UNE JEUNE AMIE)

Quand on n'a pas vingt ans, et quand on est jolie,
Par les longs soirs de juin, où la mélancolie
Coule en ruisseaux lactés de l'éther infini,
Où, sans un seul frisson sur leur miroir uni,
Les flots mystérieux s'endorment sur la grève,
Je comprends qu'on s'attriste et je comprends qu'on rêve
Et, sentant l'univers trop vaste autour de soi
Qu'on se prenne à pleurer, sans trop savoir pourquoi !

Je comprends qu'on soupire, en ces matins d'automne
Lourds d'ultimes parfums, où le vent monotone
Cueille aux rameaux tremblants les pâles feuilles d'or
Et fuit par les forêts où meurt l'appel des cors !

Je comprends qu'en voyant se faner toute chose
Et s'effeuiller le cœur de la dernière rose
On sente s'éveiller comme un vague désir
D'avoir aimé, du moins, puisqu'il faudra mourir...

Mais au soleil levant s'envolent les nuages.
On s'éveille. On s'étonne, et l'on redevient sage
Une harpe qui vibre... On rêve au bal joyeux
À ce prochain concert qui sera merveilleux !
Est-il plus doux plaisir et plus exquise joie
Que d'entendre Wagner en corsage de soie
Et, lorsque vibre encor le cuivre « surhumain »

De montrer son ivresse, et ses petites mains ?

Vraiment le plaisir naît comme on ne saurait dire !

Un caprice exaucé fait éclore un sourire,
C'est le pli d'une soie ou l'éclair d'un bijou,
C'est un oiseau captif qui chante comme un fou,
Une frêle orchidée aux corolles frileuses...
Et votre regard brille, et vous êtes heureuse !...
Passe un nuage sombre, un spectre décevant,
Vous inclinez la tête et parlez de couvent !

Or ce mot est bien lourd ma sensitive amie,
Ce grand mot de *couvent* que vous jetez ainsi !
Des couvents j'en ai vu beaucoup, non loin d'ici,
À Bruges, quand j'errais par la ville endormie,
À l'heure où les enfants, et vous, dormiez aussi.

Combien de fois longeant les demeures gothiques
Aux murs silencieux sous le ciel étoilé,
J'interrogeai ces eaux, ces tourelles de brique,
Ces grilles de fer noir et ces sombres portiques
Sur qui planait la croix où le Christ a rôlé !

Au cloître point de nuit, point de jour : la prière.
Qu'un blanc rayon de lune argente les vitraux
Ou que le soleil d'or y brise sa lumière,
Des femmes à genoux gisent sur les carreaux
L'âme proche du ciel et le corps sur la pierre.

Il en est, je le sais, qui possèdent la foi
Heureuses d'avoir vu le Seigneur leur sourire ;
Qui laissent s'échapper de leurs lèvres de cire
Les mêmes mots, toujours, sans demander... « pourquoi ? »
Qui ne regrettent rien, et souffrent sans maudire.

Combien d'autres, hélas, folles, un jour de deuil
Ayant sacrifié leurs lourds cheveux d'ébène
Pâles, les yeux en pleurs, et se tenant à peine,
En dépassant du pied l'irrévocable seuil
S'éveillèrent soudain, vives en un cercueil !

Ô celles-là ! perdues au fond de la chapelle,
Leur bouche implore en vain le Dieu bon et puissant !
En vain, avec la voix de l'orgue frémissant,
Les cantiques d'amour et les vapeurs d'encens
Elles veulent se fondre en la gloire éternelle,

Car ce n'est plus au Christ qu'elles donnent leurs pleurs
Et leurs sanglots profonds, et leurs cris de tendresse.
Le Christ plane là-haut, trop loin de leur douleur.
Seules, le cœur pressé sous les voûtes épaisses,
Elles ont vu surgir les humaines ivresses.

Aux pays enchantés où renaît le Printemps,
Où les étroits sentiers sont fleuris d'aubépines,
Où tintent les baisers et les flûtes câlines,
Où sous la nappe d'or d'un soleil éclatant
Transparaît l'azur frais des ondes cristallines...

Au-delà des barreaux, librement sous les cieux
D'autres femmes là-bas peuvent prier et vivre,
Heureuses des couleurs, des sons harmonieux,
L'univers infini se mire dans les yeux
Quelque soit leur chemin, elles l'ont voulu suivre.

Certaines, en avril, rieuses, s'en iront
Parler d'amour le long des ruisselets rapides,

Sur le front de l'époux penchant leur jeune front
Et par les sombres jours, compagnes intrépides,
Gardiennes du foyer, fidèles, souffriront.

Certaines graviront seules la côte dure,
Mais au divin baiser des étoiles d'argent,
Elles iront très loin, errant à l'aventure,
À travers des faubourgs noirs de peuple indigent,
Heureuses d'oublier leur mal, en soulageant...

Mais demeurer captive, abdiquer sa pensée,
Et par les nuits d'hiver, lorsque le vent du nord
Mugit lugubrement par les longs corridors
S'éveiller frissonnante et la bouche glacée
Aux pieds d'un grand Christ blanc, de marbre, qui se tord !

Seule attendre la mort et, quand sonnera l'heure,
Sentir sa chair se fondre et son cœur se briser !
Loin de ceux qu'on aimait, de la vieille demeure
Croiser ses bras roidis, mourir sans un baiser
Sans que sur votre tombe un ami vienne et pleure !

... Mais je ne sais pourquoi vraiment
Je rime aussi lugubrement
Quand c'est avec vous que je cause
Je devrais vous parler de roses
Et non de cyprès... j'ai voulu...
Enfin je ne le ferai plus.

Un dernier mot, pourtant, par les jours de folie
Souvenez-vous un peu que vous êtes jolie,
Que le cloître désert sied mal à la beauté...

Et vivez... pour autrui... gardez la liberté !
Vous avez le cœur bon ; vous avez l'âme pure
Ne délaissez jamais le monde et la nature
Ou, si vous y songiez, promettez-moi, du moins,
De cacher en secret, sans que nul ne le voie,
Sous le voile, une lime, une échelle de soie...
Pour vous en servir au besoin !

LA LENTE ÉPREUVE

RENOUVEAU

I

Des chansons d'amour, des parfums subtils,
Aux rayons dorés du soleil d'avril,
Montent vers le ciel en ondes légères
Et mon cœur aussi, mon cœur de vingt ans,
Débordant de sève, ivre de lumière,
Tressaille aux baisers du nouveau printemps.

Viens, les bois sont pleins de clochettes blanches,
Les fleurs d'égantier tremblent sur les branches ;
Nous moissonnerons gaîment jusqu'au soir
Au couchant doré, quand les anémones

Étincelleront dans tes cheveux noirs,
Comme les joyaux clairs d'une couronne.

Ou s'il te plaît mieux, près d'un frais ruisseau,
Nous répéterons de très vieux rondeaux
Et des virelais, et des villanelles,
Et l'âme des doux rêveurs d'autrefois
Qui fêtaient ici la saison nouvelle,
Renaîtra légère au son de ta voix...

Viens dans les prés verts, dans les bois, qu'importe !
Si nous pouvons fuir la vile cohorte
Des ambitieux, des affamés d'or...
Je verrai le ciel dans tes yeux, amie,
Et mon rythme ailé prendra son essor
Pour planer bien haut par-dessus la vie.

II

Lorsque le vent de mai, tout chargé de lilas,
Qui berce les grands lys sur les pelouses vertes
Et la glycine mauve au balcon des villas,
Glissait par la fenêtre ouverte
Pour baiser mon front triste et las,

En ces matins légers, où les fauvettes folles
Se poursuivent, sur les rameaux des églantiers,
Où, vers le soleil d'or l'alouette s'envole,
Où les vierges, par les sentiers,
Vont cueillir de blanches corolles,

Je fuyais bien souvent, dans l'ombre des massifs,
Ne désirant plus rien que l'oubli, le silence,
Laissant le doute naître en mon cerveau passif
Et ne gardant que la souffrance
Des baisers vains et fugitifs.

Des baisers sans amour et des paroles vides
Qui satisfont les sens ou l'esprit, non le cœur,
Et, tristement penché sur un ruisseau limpide,
J'avais baigné mes yeux en pleurs
Au cristal frais des eaux rapides.

D'où vient donc qu'au retour de ce même printemps,
Je sens frémir soudain et jaillir ma pensée ?
D'où vient qu'une chanson claire s'est élancée
Comme un hymne d'espoir, de mon cœur de vingt ans ?

C'est que vous êtes là, ma souriante amie,
Vous que je rencontrai sur la route de vie,
Comme vous y passiez, rêveuse aux cheveux bruns,
Heureuse des couleurs, des suaves parfums,
Heureuse d'écouter les voix de la nature.
Et vous m'avez souri de votre bouche pure,
Et vous avez posé votre main dans ma main,
Et vos grands yeux brillants éclairent mon chemin.

Ô compagne de rêve, ô chère Marguerite,
Par dessus l'univers qui clame et qui s'agite,
Que notre amour s'élève et plane à tout jamais !
Voyez-vous ces grands bois, ces vallons, ces sommets,
Ces plaines, ces hameaux et ces foules pressées,
Les choses du présent et les choses passées,
L'immensité des mers, l'immensité des cieux ?
Je les veux embrasser, d'un vol audacieux,
Et je leur veux ravir les choses les plus belles
Pour en édifier la demeure éternelle
Où notre tâche humaine et nos labeurs finis,
Seuls, devant l'Idéal, nous serons réunis.

AU CLAIR DE LA LUNE

(CHANSON POUR MARGUERITE)

Te plaît-il d'errer au clair de la lune ?
Sous les pleurs du ciel, la terre a frémi ;
Viens, tous les gêneurs gisent endormis,
Bourdon sur les fleurs, bourgeois sur la plume.

Viens au bois muet ; par les sentiers blancs
Où tu passeras, les rameaux tremblants
Laisseront des fleurs sur tes boucles brunes,
Et tu souriras au clair de la lune.

Viens, je te dirai les mots enivrants
Qu'emporte à jamais la brise nocturne
Bien loin des clameurs du monde expirant.
Ô ! les mots d'amour au clair de la lune !

Ah ! voir dans tes yeux les plaines du ciel,
Presser lentement ta bouche de miel
Qui sait apaiser mon front taciturne !
Veux-tu des baisers au clair de la lune ?

Des baisers encor, des baisers certains,
Seul l'amour qui fut raille les destins
Quand passe la mort, qui mêle en son urne
Notre cendre pâle au clair de la lune.

AMITIÉ^[1]

Quitter les faubourgs que la foule encombre,
S'asseoir tous les deux dans les bois pleins d'ombre,
Au rythme berceur des feuillages verts,
Murmurer des vers.

S'aimer purement, sans folles ivresses,
Quand le front ami s'emplit de tristesse,
Se pencher sur lui pour y déposer
Un chaste baiser...

Respirer des fleurs, oublier les heures,
Songer sans effroi qu'il faudra qu'on meure,
Laissant seulement en des vers légers
Deux noms voltiger.

Quitter les bois frais, reprendre sa route,
Marcher séparés, mais aux jours de doute,
Regarder là-bas avec un soupir
Et se souvenir !

1. [↑] Musique de M. Paul Decourty, Enoch (éditeur).

CHANSON D'ADIEU

Vous qui rêvez les yeux clos
Au doux bercement des mots
Ailés, que le rythme assemble,
Sur la mousse de ces bois
Où, pour la dernière fois,
Nous fûmes rêver ensemble...

Hélas ! vous souviendrez-vous
De ces choses qu'à genoux
Je disais aux soirs d'ivresse,
Sous le ciel couchant en feu,
Ou sous les longs regards bleus
De l'étoile qui caresse ?

Te souviendras-tu, dis-moi,
Que j'ai bien souffert pour toi,
Pour toi qui t'en es allée ?
La caresse, qu'en tremblant
Je pose sur ton front blanc,
Se sera-t-elle envolée ?

Mes baisers sur tes grands yeux
Profonds et mystérieux,
Que je revois dans mes fièvres,
Doivent-ils s'évanouir ?
Et ceux qui faisaient frémir
Et se confondre nos lèvres,

Ne les oublieras-tu pas
Lorsque tu seras là-bas,
Au bras d'un autre qui t'aime ?
Car alors si je gémiss,
Tu n'entendras plus mes cris,
Mes sanglots et mon blasphème !

Or, en ce pays lointain,
Si jamais le lourd destin
Pesait sur toi, Marguerite,

Songe bien que je t'aimais
Au moment où tu brisais
Ce cœur qui souffre et palpite ;

Que j'aurais su tout quitter
Pour te voir, pour te chanter,
Semer des fleurs sur ta route,
Te dire des mots d'espoir
Quand ton ciel eût été noir,
Ton âme pleine de doutes ;

Que, n'ayant pu t'obtenir
Pour compagne de ma vie,
J'eusse donné sans gémir
Mon sang, ma lyre chérie
Pour te posséder un jour,
Un seul, et mourir d'amour !

OUBLIER !

Du doux printemps qui va mourir,
Au seuil obscur de notre vie,
Pourquoi me demander, amie,
Si je saurai me souvenir ?

Je sais bien que la chanson folle
Qui tinte sous le ciel d'avril,
Caresse les fleurs et s'envole
Bientôt, comme un parfum subtil.

Hélas, je sais bien que tout passe :
Fleurs, pensée, et nous qui pensons,
Que tout cela tient peu de place
Dans le trou noir où nous glissons !

Mais comme la rose trémière,
Qui se sent mourir, garde encor
Aux plis de ses pâles paupières
La caresse des rayons d'or.

Le cœur, jusqu'à l'instant suprême
Où l'ombre de mort l'envahit,
Conserve l'image qu'il aime
Étincelante dans la nuit.

Ton nom demeure en ma pensée,
Tes yeux sont restés dans mes yeux,
Ta lèvre à ma lèvre pressée

A laissé des baisers fiévreux.

Ta voix palpite à mes oreilles,
Ta voix tremblante, par les soirs
Tièdes et lourds, les soirs de veille,
D'ivresses et de désespoirs.

Et quand je pleurerai, l'automne
Dans mes bois tristes et déserts
Où la bise au cri monotone
Jette les feuilles dans les airs ;

Lorsque bien seul, l'âme oppressée,
Sans plus espérer désormais,
Je tendrai ma lèvre glacée
Sans trouver celle que j'aimais,

Crois-tu que, dans les taillis sombres,
Ta forme ne glissera pas ?
Que je n'entendrai pas dans l'ombre
Frapper et s'éloigner tes pas ?

Que, si ce n'était qu'un beau rêve,
L'amour que tu vas déchirer,
Son ivresse, angoissante et brève,
Je saurais jamais l'oublier ?

Pourquoi me demander, amie,
Si je saurai me souvenir
Du doux printemps qui va mourir
Au seuil obscur de notre vie ?

BAISER D'AUTOMNE

Octobre. — Le soleil s'attriste dans les cieux,
Les coteaux du Valois s'enveloppent de brume.
Dans les plaines, au loin, j'ai vu briller des feux,
La dépouille des champs, qui crépite et qui fume.

Dans les jardins, les fleurs sont lasses d'embaumer
Et sur le sable fin ont versé leurs pétales.
Les grands chênes rêveurs pleurent des feuilles pâles
Sur la mousse des bois où tu venais m'aimer.

Et foulant sous mes pieds l'or des hautes fougères,
Seul, au bord du sentier que tu suivis un jour,
J'ai voulu confier, pour toi, qui me fus chère,
À la brise d'automne un long baiser d'amour.

Et si tu viens, ce soir, rêver à ta fenêtre
Quand les astres lointains trembleront dans l'azur,
Sentant un souffle tiède effleurer ton front pur,
Ta gorge et tes cheveux et tes lèvres ; peut-être,

Diras-tu, frissonnante et songeuse soudain :
« Ce vent n'est pas celui qui passe sur Valence,
« Ou l'heureuse Séville et ses riants jardins,
« Sa caresse inquiète apporte la souffrance. »

Ô ce souffle automnal ! ne le connais-tu pas ?
Plus léger que l'oiseau qui vole à tire-d'ailes,
Il a franchi les flots, les neiges éternelles,

Messenger de l'ami qui te pleure là-bas.

L'ami qui, ce matin, s'en vint avec l'aurore
Dans la forêt en deuil fêter ton souvenir,
Qui fut aimé de toi, qui souffre et t'aime encore,
Qui doit vivre et combattre, et qui voudrait mourir.

PÈLERINAGE

J'aimais Bruges, jadis, pour sa triste beauté,
Ses palais endormis dans leur splendeur antique,
Son beffroi, dont l'airain gronda sur la cité.
J'aimais ses prieurés et ses cloîtres gothiques
Le long des canaux morts pâlement reflétés.

J'aimais, en la tiédeur des soirs crépusculaires,
Où l'angelus léger flotte et palpite encor,
Le lac d'amour qui tremble au crépuscule d'or,
Tandis que, lentement, des voûtes séculaires,
Un cantique montait vers les étoiles claires.

J'aimais, quand j'étais las des troublantes clameurs,
Revoir et contempler dans une paix profonde
Les vierges de Memling aux chevelures blondes
Qui lèvent vers le ciel leurs grands yeux bleus rêveurs
Et de leurs pieds mignons foulent des prés en fleurs.

J'aimais Bruges déjà, mais comme une étrangère,
Au chant des carillons je n'avais pas pleuré,
Elle ne m'était pas la ville triste et chère
Qu'emplit comme un parfum ton souvenir sacré,
Ô toi, que j'aimerai jusqu'à l'heure dernière !



Ce soir la brise est tiède et le ciel est très pur,
Mélancoliquement, sous la voûte d'azur,

Les hauts clochers rêveurs se colorent de rose.
Et je suis revenu pour contempler ces choses,
Auprès de ce vieux pont de pierre, que tu sais,
Où tu vins près de moi t'accouder l'an passé.
L'air était accablant... et sur nos lèvres lasses,
Les déchirants baisers avaient laissé leurs traces,
Notre poitrine en feu retenait des sanglots,
Nous n'osions plus penser : nous regardions les flots
Que les grands cygnes blancs effleuraient de leur aile
Et c'était en nos cœurs une angoisse cruelle
De sentir, lentement, se fondre en l'infini
Ce dernier soir d'amour où nous étions unis.
Il le fallait ; demain, la lourde destinée
À jamais loin de moi te tiendrait enchaînée,
Tu me laisserais là, sans âme sous les cieux
Et des larmes soudain jaillirent de tes yeux...

Ô ! pourquoi pleures-tu, ma pâle bien-aimée,
Tu rêvas tout le jour entre mes bras pâmée.
J'ai baisé tes grands yeux, profonds comme le ciel,
J'ai baisé ton front pur et ta bouche de miel,
J'ai couvert ton blanc col de mes tièdes caresses,
Mes doigts ont dénoué tes odorantes tresses,
Et ma lèvre a frémi sur ton cœur palpitant.
Ô ! ne pleures-tu pas, de m'avoir donné tant ?
En ce matin d'avril où je vins sur ta route.
Tu ne connaissais pas les tortures du doute ;
Pour moi, tu brisas tout, les craintes, les remords...
Peut être maudis-tu nos douloureux transports ?
Non, contente d'avoir exaucé ma prière,
Tu pleurais sur la fin de nos ivresses chères,
Ainsi qu'un voyageur, au détour du chemin,
Devine le désert qu'il bravera demain
Et déjà, prévoyant les souffrances prochaines,
Pleure au ressouvenir des courses sous les chênes.

« Des chansons d'amour, des parfums subtils,
« Aux rayons joyeux du soleil d'avril,
« Montent vers le ciel en ondes légères... »
Tu te souvenais des paroles claires
Que nous échangeons le long des sentiers,
Moissonnant tous deux les fleurs d'égantier.

Parfois nous restions couchés sur la mousse,
La sève gonflait les nouvelles pousses,
Le jeune printemps riait dans les bois...
Et je crois encore entendre ta voix !
Tu voulais savoir toutes mes chimères.
Lorsque j'hésitais, tu disais : « espère,
L'avenir est vaste, et je crois en toi. »
Et dans tes grands yeux, je lisais ma foi...

Alors je te livrais toute mon espérance,
L'Idéal de mon âme et celui de mes vers,
L'Humanité sortant des siècles de souffrance,
Comme un géant captif qui briserait ses fers,
Et, traînant après lui les débris de sa chaîne,
Pâle d'avoir connu l'horreur des noirs caveaux,
Gravirait un rocher, au-dessus de la plaine
Pour voir, là-bas, blanchir l'aube des temps nouveaux.
L'Humanité s'éveille, et Dieu tombe en poussière,
Le Dieu clément n'eût pas enfanté la douleur.
Il n'eût pas arraché les enfants à leur mère,
Versé les feux du ciel sur les cités en pleurs,
Il n'eût pas consenti, dans sa bonté sereine,
À voir des fous hagards courir par les chemins,

Des milliers de mortels joncher les vastes plaines,
Au glaive ensanglanté crispant encor leurs mains...

Si l'homme a su dompter la sauvage nature
Et soumettre la force, il ne l'a dû qu'à lui.
S'il doit connaître un jour l'existence moins dure,
C'est qu'il saura se vaincre et vivre pour autrui.
Un grand souffle de paix a caressé les villes
Et rafraîchi le front des humbles travailleurs,
Et déjà, maudissant les carnages stériles,
Les peuples d'Occident rêvent un sort meilleur.
Pourquoi semer le blé dans la terre féconde ?
Pourquoi sur les vaisseaux charger l'ambre et le fer
Si les pieds des chevaux foulent les moissons blondes,
Si l'obus engloutit les flottes dans les mers ?
Pourquoi tuer, pourquoi le massacre et la proie
Quand si chétive encore est l'œuvre de nos mains,
Quand pour donner enfin au monde un peu de joie,
Ce ne sera pas trop de tout l'effort humain ?

Poète il faut chanter, l'humanité t'implore,
Il faut par les faubourgs, les villes et les champs
Annoncer la splendeur de la nouvelle aurore
Et les peuples unis répéteront tes chants.
Poète, il n'est plus temps de chanter pour toi-même
Les molles voluptés, en effeuillant des lys,
Va-t-en droit à la forge où les faces sont blêmes,
Où la sueur de sang coule des bras meurtris !

Va dire aux ouvriers : « frères, l'heure est venue
Où vous serez payés de votre dur labeur !
Nul ne prétendra plus en invoquant les nues
Que la souffrance est sainte, et sainte est la douleur.

Vos maîtres n'auront plus l'hypocrite paresse
De s'en remettre à Dieu du soin de votre sort,
Et les forts désormais garderont la faiblesse
Et les faibles heureux pourront aimer les forts...
Paraissez, travailleurs qui retournez la glèbe,
Semeurs et moissonneurs, et gardeurs de troupeaux !
Paraissez tous enfants de l'énergique plèbe,
Vous qui taillez la pierre et fondez les métaux.
Ouvriers de l'idée, apparaissez en foule,
Artistes, et savants, et penseurs, suivez-moi,
Paraissez, débordez, comme une immense houle
Devant le temple pur de la nouvelle foi...

Sonnez les clochettes légères,
Vierges, chantez des chants très doux.
Semez des lys, des primevères,
Sur les fidèles à genoux.
Sonnez les clochettes légères !

Voici l'eau, voici le froment,
Voici le fer, voici la flamme !

Révérez-les très humblement,
Ils ont sauvé l'homme et la femme.
Voici l'eau, voici le froment.

Une voix monte vers la voûte
Sévère et tendre tour à tour
Et le sceptique qui l'écoute
Pleure de tendresse et d'amour.
Une voix monte vers la voûte :

C'est le prêtre, qui dit l'histoire du passé,
L'homme nu, gémissant et luttant sans relâche
Pour défendre son corps, son gîte menacés,
Il mourait, et son fils héritait de sa tâche
Et la race croissait par le vaste univers,
Frappait la bête fauve et détournait le fleuve,
Élevait la maison et sillonnait les mers,
Créait des arts subtils et des ressources neuves...
Et de tous les combats, l'homme sortait vainqueur,
À l'univers immense il arrachait ses voiles ;
Un orgueil légitime envahissait son cœur
D'avoir connu les lois des lointaines étoiles !
Qu'importait le néant de chaque homme mortel,
Que sa route ici-bas fût de courte durée ?
L'humanité demeure et grandit sous le ciel
Et de ses serviteurs, la gloire est assurée.

Malheur à l'égoïste, au vil ambitieux
Qui fit pâlir des fronts et se clore des yeux,
Et voulant seul jouir, abandonna ses frères ;
Que sa trace en la nuit s'efface tout entière ;
Que son nom soit maudit. Il fut un nom fatal !
Ceux qui surent lutter jusqu'à la dernière heure
Pour fonder la justice et terrasser le mal,
Ceux-là, que l'harmonie emplisse leur demeure,
Peuples, implorez d'eux le secret de l'effort
Et songez à grandir l'héritage des morts.

Oui la tâche était belle et l'œuvre était immense,
Je la rêvais alors ; aujourd'hui, quand j'y pense,
Je pousse un long soupir, et ma tête se fend
Et je reste à pleurer, plus faible qu'un enfant.



Tu n'es plus avec moi, ma compagne chérie,
La beauté que j'aimais, un autre l'a ravie,
Un autre, chaque soir, s'endort entre tes bras
Auquel tu te promiss, quand tu ne savais pas.
Il est maître du temps et maître des étreintes,
Et moi, je suis très loin, tu n'entends plus ma plainte,

Je n'ai pour défenseur qu'un pâle souvenir...
Marguerite, il fait triste et la nuit va venir,
Et j'ai peur d'être seul... ô dis-moi que tu m'aimes,
Dans tous les bons combats, je lutterai quand même,
Le front haut, la main pure, et le cœur sans émoi,
Et voulant être grand, puisque tu fus à moi.
Qu'un autre ait ta beauté, ta chair je la lui laisse,
Ce que je veux garder, c'est ta haute tendresse
Comme au soir où, ton cœur battant à se briser,
Tu me donnas ton âme, en un dernier baiser.

Je ne connaîtrai plus les stériles délires,
Un hymne mâle et clair jaillira de ma lyre
Et sur ton cœur ardent, mon cœur ressuscité
Vivra, par l'Idéal et pour l'Humanité !

EN SONGEANT À L'ABSENTE...

« Ne me prendrez-vous pas les roses que voici,
Ces dahlias bleutés, et ces blancs chrysanthèmes ?
Portez-lui de mes fleurs, la femme qui vous aime
Vous donnera sa bouche en murmurant : « Merci ».

Un instant j'hésitai, m'inclinant sur les roses,
Car je me souvenais de ta bouche mi-close.
« Hélas ! ma mie est loin. Pour moi point de baiser
Ce soir »; et je partis, triste de refuser.

Sans toi, tout m'est tristesse, hélas, ma bien-aimée,
Tristesse de sentir la brise parfumée
Qui fait neiger au soir les grands acacias,
De baiser le portrait que tu me confias,
D'ouïr la voix des temps qui s'exhale des livres,
Tristesse de penser et tristesse de vivre...

Comme l'on voit parfois, en mer, au ras des flots
De grands papillons d'or traînant leurs ailes lasses,
Déchirés par le vent, épuisés par l'espace,
Haleter vainement vers de lointains îlots.

Ainsi, vers l'Idéal, soleil de ma jeunesse,
S'envolent sans espoir mes pauvres rêves las,
Et je reste sans force aux lieux où tu n'es pas,
Car l'inconnu glacé m'environne et m'opprime.

Ah ! premier soir d'ivresse où pâle, contre moi,

Renversant ton col blanc tu me donnas tes lèvres !
Je cueillais un baiser. Tu me pris tout à toi
Tu laissas dans mes yeux tes yeux brillants de fièvre.

Les mots que tu disais chantèrent dans mon cœur,
Ton doux charme embellit les choses familières
Et je sentis la vie, et j'aimai mieux mes frères
Ayant connu par toi la joie et la douleur.

Et qu'importait, dès lors, la grâce ou la parure
De celles qui passaient auprès de ma maison,
Ton âme était en moi, si profonde et si pure,
Que tu ne craignais rien, oubli ni trahison !

Comme l'on voit périr la rose qui se fane,
Immobile et rêveur, sans larme ni soupir,
Dans l'oubli, chaque soir, j'ai vu s'anéantir
L'étreinte et le baiser des vaines courtisanes.

Car s'il faut à mon corps l'eau limpide et le pain,
À mon cœur triste il faut ta tendresse fidèle,
Et je n'aurais créé l'œuvre puissante et belle
Qu'après avoir cueilli ton âme, sur ton sein.

Que serai-je sans toi ? Qu'importe, ma chérie,
Si ma joie ici-bas doit te coûter des pleurs,
Périsses donc ma gloire, au prix de ta douleur,
Je resterai l'obscur, et tu seras l'amie.

« D'un autre on contera : ce fut lui, le poète ;
« Il avait l'âme triste et la chair inquiète.
« Une femme lui dit : « il ne faut plus souffrir ;
« Chante ! De ta jeunesse éclaire l'avenir,
« Guide les voyageurs sur la route poussiéreuse,
« Fais surgir une foi des foules douloureuses,

« Verse aux jours de colère en des cœurs agités
« Un beau chant d'espérance et de sérénité.

« Viens renaître au bonheur sur le cœur d'une femme,
« Ma chair sera ta chair et mon âme ton âme ;
« Le désir qui t'étreint, je veux pour l'apaiser.
« Que tout mon corps aimant ne soit plus qu'un baiser.
« Cette nuit, je vaincrai ta détresse fatale,
« Ma bouche écartera le doute de tes yeux
« Et tu t'éveilleras à l'aube triomphale,
« Pâle comme les morts et fort comme les Dieux. »

RETOUR

Neige sur les coteaux, neige dans les vallons,
Villages dans la brume et cité dans la boue !
Chaque jour, le ciel gris, la lugubre chanson
Du lourd clairon d'airain qui hurle et qui s'enroue.
Morne hiver ! Chaque nuit le vent de désespoir
A tordu mon esprit et mon âme lassée
Comme le vent du nord, dans la plaine glacée,
Tordait les peupliers et les vieux saules noirs.

Si parfois j'ai voulu revoir la ville immense
Qu'emplissait l'essaim clair de mes rêves d'enfance,
Paris, dont chaque coin gardait un souvenir,
Je ne l'ai plus connu ; son âme en mon absence
Semblait l'avoir quitté pour ne plus revenir.

Quand j'ai voulu fêter la vie et la jeunesse,
Moissonner les baisers dans l'or des blondes tresses,
À la fin des banquets railler même la mort,
Drapper mon cœur en deuil d'un voile d'allégresse,
Chaque instant de plaisir m'a coûté des remords.

Quand j'ai voulu courir à la lutte, à la gloire,
Je me suis abattu sans force désormais.
Comme je sanglotais, seul, sur la route noire,
Hier, j'ai vu passer, au fond de ma mémoire,
Le spectre déchirant de celle que j'aimais,

Et, poursuivant toujours son image lointaine,

Je suis venu prier sous la voûte des chênes
Où mon rêve d'amour gisait enseveli.
Et je sens, lentement, mes doutes et mes peines
Fondre dans la senteur des mugets et des lys.

Ô brise de mai, caresse subtile
Du printemps nouveau sur les bois fleuris,
Toi qui fais trembler les tiges fragiles
Des grands boutons d'or et des bleus iris.

Toi qui fais jaillir des nouvelles pousses
La feuille laiteuse, espoir de l'été,
Toi qui vas, baisant sur leur lit de mousse,
Les ruisseaux bavards aux flots argentés,

Guide les pinsons, guide les abeilles
Vers les églantiers, au bord du chemin.
Là j'irai cueillir des roses vermeilles...
Celle qui m'aimait reviendra demain.

Le long de ces sentiers que nous suivions ensemble
À travers les halliers fleuris des genêts d'or
Et les troncs argentés des bouleaux et des trembles,
Tous deux nous passerons encor.

Renversant son blanc col sur mon bras qui frissonne,
Elle aura vers mes yeux levé ses grands yeux noirs.
Sur les gazons nouveaux, parmi les anémones.
Sans doute, elle voudra s'asseoir.

Alors je lui dirai : j'ai tant souffert, amie,
Que j'ai pensé mourir quand j'étais loin de toi,
Mais ton souffle a passé sur ma lyre endormie,
Ton baiser m'a rendu la foi.

Hélas, pardonne-moi, ce ne sont que des rêves
Que je chante à tes pieds ; ce sont des rêves fous ;
Mais la vaste forêt tressaille autour de nous,
Les airs sont embaumés, les arbres lourds de sève,
Et j'ai posé mon front brûlant sur tes genoux...

Je t'aime et je voudrais que mon œuvre fût belle
Comme ton pur sourire et comme ta douleur ;
Je voudrais, un matin, quand la rosée en pleurs
Scintille au velours fin des corolles nouvelles,
T'apporter ces feuillets où j'aurais mis mon cœur.

Je t'aime, au soir mourant, lorsque tintent les cloches,
Lorsque le montagnard, à genoux sur la roche,
Courbe son front dévot sous la splendeur des cieux,
En murmurant ton nom, je baise tes cheveux.

Quand Dieu restait muet aux heures de détresse,
Tu m'as enveloppé de ta chaude tendresse,
J'ai mis en ton amour ma force et mon espoir :
Sans toi, je suis un fou, qui va sous le ciel noir,
La foi de ma raison s'épouvante et chancelle
Et cette foi, pourtant, est très pure et très belle,
Qui courbe l'homme épris d'austère vérité
Aux pieds de la Science et de l'Humanité.
Où Comte m'entraînait, j'aurai voulu le suivre ;
Il dit la dignité de créer et de vivre
Et d'attendre la mort en mâle combattant :
Mais je suis un poète, hélas, et j'ai vingt ans !

Que la seule raison les soutienne et les guide
Ceux qui, d'un pas rythmé, montent la Côte aride
Sans gravir un rocher pour cueillir une fleur.
Mais il en est aussi qu'enivre la splendeur
Des horizons bleutés et des pentes ombreuses
À l'aurore entrevues au détour du chemin.
Ils partent, le front jeune et la bouche rieuse,
Moissonnant tout le jour les fleurs à pleines mains.
Ce sont de grands enfants, partout où leur génie
Croit sentir palpiter l'âme de l'univers,
Ils laissent les couleurs, les parfums, l'harmonie
Pénétrer à longs flots par leur cœur entr'ouvert.
Et quelquefois, à l'heure où le couchant s'embrase,
Jusqu'au plus haut d'un pic inondé de clartés,
Un poète s'en vint contempler en extase
La nuit en longs frissons glissant sur les Cités.
Il avait oublié sa misérable vie,
Les tremblantes vapeurs s'élevaient des foyers
Dans la plaine. Il songeait avec mélancolie
Aux frères inconnus gîtés là, par milliers,
À ceux qui reposaient sous leur toit de misère,
L'âme et le corps brisés par le travail du jour,
À ceux dont nul sommeil n'aurait clos la paupière,
Que hantait la souffrance ou la haine ou l'amour.
Soudain, rien n'était plus que la nuit froide et noire ;
Il s'en allait dans l'ombre, heurtant à chaque pas
Les roches. Du sentier il perdait la mémoire ;

Les torrents à ses pieds grondaient avec fracas ;
Son cri désespéré s'enfonçait dans l'abîme !
Alors il s'élançait, hurlant, de cime en cime,
Ainsi qu'un fou hagard, frappant de tous côtés,
Au tronc des durs sapins, son front ensanglanté.
Et s'il ne se trouvait un gîte secourable,

À l'aurore, il gisait, chétif et lamentable,
Dans quelque trou fangeux, aux trois quarts enlisé,
Serrant contre son cœur son pauvre luth brisé !

Notre gîte sauveur, c'est votre amour, ô femmes,
C'est vous qui réchauffez nos lèvres et nos âmes.
Quand la foule a meurtri son rêve harmonieux,
Le poète, en tremblant, se penche sur vos yeux.
Les beaux vers, ceux-là seuls auront su les écrire
Qu'une femme a pressés sur son cœur en délire,
Dans la forêt déserte ou sur le bord des flots,
Avec de longs baisers et de profonds sanglots.

Puissants baisers, larmes fécondes,
Femmes, versez-les à plein cœur
À ceux qui courent par le monde,
Apaisant les âpres douleurs !

Si vous voulez que, sans maudire,
Le long troupeau des malheureux
Couvre au loin les chemins poudreux,
Les yeux clos, au chant de la lyre ;

Que le penseur, las de pâlir
Au seuil où meurt la connaissance,
Entende les mots d'espérance
Qui font rêver de l'avenir...

Si vous voulez que la victime

Puisse implorer un défenseur,
Et que les peuples qu'on opprime
Entonnent des hymnes vengeurs...

Dans la calme splendeur des nuits enchanteresses,
Aux poètes versez le miel de vos caresses ;
Aimez et donnez-vous, sans crainte, sans remord,
Car ce qui vient de vous, vivra malgré la mort.
Vos paroles d'espoir seront des hymnes claires,
L'encens de vos cheveux embaumera la terre,
Aux rayons de vos yeux s'entr'ouvriront les fleurs,
Vos rires sonneront la chanson du bonheur,

Et le peuple enivré vous honore et vous fête,
Femmes des temps passés qu'aimèrent les poètes :
Leuconoé rêveuse et Délie au beau sein,
Béatrice, qui pris le Dante par la main
Et jusqu'au paradis l'emportas, d'un coup d'aile,
Laure aux grands yeux, Elvire aux plaintes immortelles,
Eva la voyageuse et son rêve léger,
Que berçait chaque soir la maison du berger !

Qui leur reprocherait, aux grandes amoureuses,
D'avoir donné leurs cœurs, leurs âmes douloureuses
Et leurs beaux corps pâmes et leurs lèvres de miel,
À ceux qui vont, guidant les foules sous le ciel ?

Ô toi, qui me reviens de la terre lointaine
Où la brise légère apportait mes baisers,
Toi qui sens mon désir, toi qui connais ma peine

Et règues sur mon âme en jeune souveraine,
Dis-moi, laisseras-tu mon rêve se briser !

Toi qui voulus pour moi l'œuvre féconde et pure,
Toi qui m'as dit un soir la douleur de périr,
Écoute, autour de nous, chaque moment s'enfuir
Et, lentement, monter ce flot de la nature
Où notre être fragile ira s'anéantir.

Si tu n'es toute à moi, c'est en vain que je chante,
Nous ne serons bientôt qu'une poudre tremblante
Que la lune parfois pâlit de sa clarté.
Aimons-nous ; et demain, sur des lèvres aimantes
Peut fleurir à jamais la fleur de ta beauté.

CARESSES

Si tu veux apaiser mes doutes et mes fièvres
Et m'entendre chanter les vers harmonieux,
Ô ne détourne plus ta bouche, ni tes yeux ;
Les caresses, vois-tu, sont douces à mes lèvres.

Pourquoi me retirer ce que tu me donnas ?
Est-ce pour me punir de t'avoir trop aimée,
Car j'ai connu tes yeux, ta bouche parfumée,
Quand tu t'abandonnais, rêveuse entre mes bras.

Te souvient-il d'un soir, au flanc d'une colline,
Où nous gisions, grisés par la senteur des foins,
J'avais penché mon front sur ta tête câline,
Nous écoutions des chants qui s'exhalaient au loin.

Et comme le soleil empourprait tout l'espace,
Et comme l'harmonie emplissait tout le Ciel,
Je frémis tout à coup, sentant mon âme lasse,
Devant l'immensité, souffrant d'être mortel.

Alors tu fis un bond vers mon âme éperdue,
Tu m'appris, d'un baiser dont je frissonne encor,
La tiède volupté des bouches confondues
Sous le ciel clair de juin, chargé d'étoiles d'or.

Et je t'aime depuis, et je veux tes caresses,
Un seul regard de toi me fait rire ou pleurer,
Le meilleur de mon âme est fait de ta tendresse,

Amie, et si j'écris, c'est pour mieux t'adorer.

S'il fallait que la mort, spectre morne et farouche,
Penchât sa tête glabre au-dessus de la couche
Où nous serions unis, une nuit de bonheur,
Je te dirais : « Je t'aime », et tu n'aurais plus peur.
Et, sentant palpiter ta chair contre ma bouche,
Pour la dernière fois, je baiserais ton cœur.

JE VEUX MA MIE ! [\[1\]](#)

(CHANSON)

Enfin le Printemps, vous voilà !
De la froidure j'étais las
Et de vous j'avais folle envie.
Je veux des pinsons querelleurs,
Je veux de frais lilas en fleurs,
Et, pour la serrer sur mon cœur,
Je veux ma mie !

Étends les ailes, prends ton vol,
Parais, prince des rossignols,
Couronné d'épine fleurie !

Printemps vainqueur des pensers noirs,
Enivre-moi de ton espoir
En la splendeur tiède d'un soir.
Je veux ma mie !

Ne sois plus cruel, ô Printemps !
Vole à celle que j'aimai tant,
Souffle-lui ta douce folie ;
Son âme je voudrais cueillir
Pour savoir combattre et mourir.
Printemps, tes roses vont s'ouvrir
Je veux ma mie !

1. [↑](#) Musique de Paul Decourty, Enoch éditeur.

RÖSLEIN

« La petite rose dit : je te meurtris parce que tu penses trop à moi. »

(Chanson allemande.)

Où t'en vas-tu, dis-moi, poète qui soupire,
Quand le jeune printemps fleurit sous le ciel clair,
Le vent lourd de muguet qui traverse les airs,
Fait vibrer les hauts peupliers comme des lyres.

Dans les enclos, poiriers tout blancs, roses pommiers
Neigent sur tes grands lys aux soyeuses corolles ;
Chaque buisson des champs veut fleurir le premier,
L'alouette au soleil monte, comme une folle.

Jette les lourds regrets qui pressent ton cœur las,
Comme des rameaux morts, aux flots profonds du fleuve,
Et renouvelle-toi parmi les choses neuves.
Les vierges alentour cueillent de frais lilas.

Suis ces vierges, ami, car il en est d'exquises
Dont la bouche est rieuse et vermeille aux baisers ;
L'une d'elles saura t'étreindre et te griser
Des caresses d'amour qu'elle t'aura promises.

Sur sa beauté charmeuse épuise ton désir,
De son âme d'enfant fais ton plus cher asile
Et, quand tu revivras, vainqueur du souvenir,
Relève ton front jeune et retourne à la ville.

Là, tu diras l'orgueil des âpres conquérants,
La honte du carnage et des cris déchirants ;
Dans le silence frais des tranquilles vallées,
Les râles douloureux des femmes affolées
Et des mères, tordant leurs bras vers l'infini,
Tu chanteras la paix, les Dieux cruels bannis,
Heureux de révéler aux nations humaines
La splendeur des moissons qui germent dans les plaines,

Et, s'il te souvenait de tes pleurs superflus,
Tu souriras, alors, et ne comprendras plus.

Passant, je cherche une rose,
Cette rose, que je vis
Dans un grand jardin, jadis,
Au printemps éclore...

Une femme que j'aimais
Me dit : « penche-toi sur elle,
« Il faut une fleur si belle
« N'oublier jamais !

« Respire la douce haleine
« Qui fait rêver et pâlir,
« Adore la jeune reine
« Mais sans la cueillir ! »

J'effleurais ses plis fragiles,
J'en respirais la senteur
Quand sa volupté subtile
Glissa dans mon cœur.

Ô ma rose bien-aimée

Que je n'ai pu recevoir
En mes mains toutes pâmées,
Je veux te revoir.

Sans toi j'ai repris ma route,
L'âme triste, les yeux clos,
Le cœur dévoré de doutes,
Grevant de sanglots...

Que m'importent les fleurettes,
Étoiles des verts buissons,
Je n'entends plus l'alouette
Aux claires chansons.

Plus n'entends les mandolines
Ni les grêles carillons,
Ni les flûtes cristallines
Ni les violons,

Ni la furieuse houle
Qui saute et hurle sans fin,
Ni la débordante foule
Qui clame « du pain ! »

Rien qu'une voix qui caresse
Et me dit : cherche toujours
L'Idéal de la jeunesse,
La Rose d'amour ?

Un soir, au bord de la sente,
Elle penchera vers toi
Sa corolle frémissante
Murmurant : « prends-moi ».

« Place-moi sur ta poitrine,
« Sois patient et sois fort,
« Baise ta rose câline
« Et ris de la mort

« Retourne à ta noble tâche,
« Par ma grâce sois vainqueur. »
Hélas, tout poète est lâche
Qui souffre en son cœur !

Passant, je cherche une rose,
Cette rose que je vis
Dans un grand jardin, jadis,
Toute fraîche éclore !

VALSE

Allégro.

Comme une brise
Tiède, qui grise,
Glissent les sons
Des violons,
Des harpes frêles,
Des clavecins,
Et la chanson des flûtes grêles
Au rythme sourd des tambourins.

Valse ma mie,
J'aime, chérie,
Le lourd parfum
Des cheveux bruns.
J'aime ton âme,
J'aime tes seins
Et ton corps souple qui se pâme,
Ton beau corps pressé sur le mien.

Andante.

Te souvient-il du soir d'ivresse
Où je baisai ton jeune cœur ?
Te souvient-il de nos caresses
Parmi les grands jardins en fleurs ?

Las ! où sont déjà tant de choses,
Où sont-elles, ô mon Amour ?
Combien m'as-tu donné de roses,
Qui se flétrirent tour à tour ?

Entends-tu la chanson d'Automne,
La chanson des rameaux pâlis,
La plainte lente et monotone
Du vent qui brise les grands lys ?

Valse, ma mie au regard tendre,
Lève la tête et me souris.
Toi, chère, tu voulus comprendre
Et tu pleuras d'avoir compris !

Ah ! si quelque jour, à l'aurore,
Étouffant un cruel soupir
Bien loin de l'être qu'il adore,
L'un de nous s'en allait mourir !

Valsons, valsons toujours plus vite,
Parmi les couples éperdus ;
Abandonne-toi, Marguerite,
Au bras qui ne t'étreindra plus,

Lorsque, dans le sable des dunes,
Cendre légère de nouveau,
Au rythme plaintif des roseaux
Nous valserons au clair de lune !

Mais ralentissons,
La folle chanson
N'est plus qu'un frisson.
Est-ce le silence ?

On voit s'alanguir,
Un instant frémir,
Traîner, tressaillir...
Et puis rebondir
La danse !

Finale.

Valse encore, valse toujours,
Ris ton doux rire, ô mon amour,
Le Printemps vole à tire-d'ailes...
Bientôt nous chanterons des vers
En cueillant sur les rameaux verts
La moisson des roses nouvelles !

Dans la chaleur des clairs rayons,
Sur la mousse nous glisserons.
Et notre étreinte sera telle
Que, triste d'avoir trop lutté,
Tu me livreras la beauté
Qui fait les choses éternelles.

BAISERS TARDIFS

I

PRÉSENT D'AMOUR

« À l'aube blanchissante, au flanc de la colline,
« En rêvant de toi, j'ai cueilli des fleurs :
« De grands lys odorants, de pâles églantines,
« Que le matin baignait de sa rosée en pleurs.

« Si tu m'aimes, de grâce hâte-toi, ma chérie,
« Va les prendre vite au bord du chemin,
« Là haut, sur le rocher où les laissa ma main ;
« L'ardeur du ciel en feu les aurait tôt flétries. »

Calme, elle lui sourit en le voyant partir
À l'appel léger des cloches vibrantes...
Il reprit le chemin de la ville fumante,
Dans sa large poitrine étouffant un soupir.

II

LES HEURES PERDUES

« La gerbe qu'il m'a donnée
« M'est très chère, je la veux ;
« Les fleurs fraîches moissonnées

« Embaumeront mes cheveux.

« L'égline rose pâle
« Qui parera mon sein blanc,
« Sous la brise matinale,
« Ouvrira ses plis tremblants.

« Il m'aime. J'aurai ses rêves !
« Leur encens captif des fleurs,
« Des calices lourds de sève,
« Se glissera dans mon cœur. »

Elle chantait ainsi, comme une jeune reine,
Sous l'auguste palais des pâles peupliers,
Voyant au miroir clair des limpides fontaines
Son corps voilé de lin, s'étendre et se plier.

L'espoir lointain des fleurs la remplissait d'ivresse,
Elle posa son front sur la mousse des bois,
Laisant jouer ses mains parmi ses lourdes tresses ;
De la terre et du monde elle écoutait les voix...

Bientôt, ce ne fut plus qu'un très vague murmure,
Un doux songe d'amour et de fleurs d'égline...
Quand le soleil superbe embrasait la nature,
La femme s'endormit sous les grands peupliers.

III

LA MORT DES FLEURS

Sur le roc dominant la plaine,
Sous le ciel palpitent des lys.
Tordez vos pétales meurtris,
Beaux lys, attendez votre reine !

Et vous, les tristes chrysanthèmes,
Vous pleurez vos pétales lins ;
Raidissez-vous jusqu'à la fin...
Une jeune femme vous aime.

Roses, vous semblez bien souffrir ;
N'ayez nulle douleur cruelle,
On dira que vous étiez belles.
On vous aura laissé mourir !

Et sur le roc brûlant, l'âme des fleurs palpite,
Les grands lys ont glissé sur le sentier désert ;
La brise emporte au loin, parmi les saules verts,
Les pétales épars des humbles marguerites.

IV

LE RÉVEIL

« Quels étranges rayons empourprent les ramures ?
« Ai-je dormi si tard ? L'ombre, sur la nature,
« Descend comme un linceul impalpable et glacé... »

Et la femme, d'un bond, dressa son corps lassé.
Rapide, elle courut les longs tapis de mousse.

Un angoissant remords la tourmente, la pousse,
Elle va frissonnante. Elle franchit d'un saut
Troncs d'arbres abattus, épines et ruisseaux
Et dévora la sente, et traversa la plaine,
Et gravit la colline, et là, perdant haleine,
Quand l'astre disparut au couchant violet,
Effleura le rocher de sa main qui tremblait,
Courba sur le chemin sa forme agenouillée...
gerbe n'était plus qu'une loque souillée :
Pale, elle la serra sur son cœur palpitant
Et dans la froide nuit, s'enfuit en sanglotant.

V

DÉDICACE

Je t'ai donné mon cœur, ma force, ma jeunesse.
Je te veux à la fois pour sœur et pour maîtresse,
Depuis trois ans déjà, j'ai souffert, j'ai pleuré ;
Donne-moi tout ton cœur, tout ton être adoré.

Je suis si las, vois-tu, de ma souffrance vaine ;
Ne sens-tu pas mon cœur s'épuiser chaque jour ?
Il suffit d'un regard pour terminer ma peine
Et d'un très long baiser avec un mot d'amour.

Sauve-moi du dégoût, du désespoir qui brise,
Ne boirai-je jamais à tes lèvres exquis ?
Entendrai-je toujours à chaque heure qui fuit
Les chiens noirs de la mort qui hurlent dans la nuit ?

À MORTEFONTAINE

« La brise est si fraîche, à l'ombre des chênes,
« Au bord des étangs dorés par le soir,
« Avant de rentrer à Mortefontaine,
« Un instant encor, veux-tu nous asseoir ?

« Dans le bois, au loin, vois comme il fait calme.
« Sur les longs tapis de bruyère en fleurs,
« Sur les bouleaux blancs aux tremblantes palmes,
« Le soleil couchant glisse ses lueurs.

« Le ciel est tout rose, et le vent caresse
« Les fronts attristés et les yeux meurtris ! »
Entendis-tu bien ces mots de tendresse
Mal balbutiés ? — tu les as compris.

Ta tête, vers moi s'était inclinée,
J'ai senti tes doigts trembler dans ma main,
Nous ne songions plus à la destinée,
Angoisses d'hier, et pleurs de demain.

Ô restons ainsi, longtemps, sous le charme !
Le désir brûlant meurt avec le jour.
De nos corps de chair brisés par les larmes
S'échappe et jaillit un rêve d'amour.

À travers l'espace il flotte impalpable,
Enivrant parfum d'un amour cruel,
Rêve aux ailes d'or, rêve impérissable,

Il emplit les bois, les eaux et le ciel ;

Les bois, dont bientôt les frêles feuillages
Joncheront le sol ; — le calme des airs,
Où va s'entasser en sombres nuages
La brume qui flotte au ras des flots clairs.

Il anime seul l'inerte matière,
Couleurs et parfums, qu'un soir peut unir,
Mais dont l'harmonie est si passagère
Qu'un hasard prochain doit l'anéantir...

Seul, il doit survivre à toutes les choses
Qui semblent sourire à nos cœurs lassés...
L'art fera d'un rêve au couchant de rose
L'éternel miroir d'un beau soir passé

Tu ne seras plus, ni moi, ni ces chênes,
Quand, au soir tombant, d'autres amoureux
Passeront, chantant notre amour lointaine.
Avant de rentrer à Mortefontaine,
Donne-moi ton front, donne-moi tes yeux.

VOYAGES !

Quel rêve triste et tendre a passé dans tes yeux,
Tandis que j'effleurais ton front mystérieux ?
Ne saurai-je jamais ce qui cause ta peine ?
Ô mon amour ! un soir vers des terres lointaines,
Si nous partions tous deux !

Par les plaines sans borne et par les mers profondes,
Sous le soleil ardent, père des moissons blondes,
Sous les longs regards bleus des étoiles du ciel,
Tu me laisserais boire à ta bouche de miel
La volupté du monde !

Fuirons-nous vers Séville aux jardins odorants,
Vers les pics du Valais que dore un soir mourant
Où l'île Borromée aux terrasses fleuries,
Dont les doux orangers versent leur griserie
Sur le lac murmurant ?

Il est aussi là-bas une ville où nous fûmes,
Où des cloches d'argent palpitent dans la brume,
Où tu pleuras, un soir, contre mon cœur lassé.
Y repasserons-nous l'un à l'autre enlacés,
Le cœur sans amertume ?

Ou bien veux-tu me suivre où nul n'était venu
Par les forêts d'Afrique aux périls inconnus,
Où la mort chaque nuit guettera nos caresses ?
Là je m'endormirais souriant, ma maîtresse,

Le front sur tes seins nus !

Alors, sans répondre à mon vœu suprême,
Tu tendis vers moi, pâle, tes grands yeux
Où j'ai lu : « pourquoi rêver d'autres cieux ?
« Je ne puis te suivre et pourtant, je t'aime !

« À quoi bon parler de pays lointains
« Où s'enlaceraient nos corps éphémères,
« Puisque je suivrai, haut dans la lumière,
« Tes rêves ailés vainqueurs des destins ?

« Quand sous ton baiser ma bouche se pâme,
« Dis, ne sens-tu pas, dans un grand frisson,
« Que bien loin d'ici nous nous unissons,
« Par delà les monts, les mers et les flammes !

« Où je te joindrai, sans remords, demain,
« Quand ma chair, qui fit ta joie et ta peine,
« Sera quelque cendre errant par la plaine,
« Au temple éternel de l'amour humain ! »

ROMANCE D'AUTOMNE

Par les coteaux baignés de brume matinale,
Par la plaine qui dort sous le long ciel bleu pâle,
Par la forêt profonde où meurt l'appel des cors,
Nous avons, en chantant la splendeur automnale,
Cueilli de frêles palmes d'or.

Repose, maintenant, sur ce lit de fougères,
Sous mes tièdes baisers referme tes paupières.
Silence. — On n'entend plus que battre nos deux cœurs.
Sens-tu ces parfums lourds qui montent de la terre,
L'âme des plantes et des fleurs ?

Il fait si doux t'aimer quand la rose se penche,
Lorsque le vent plus frais qui caresse les branches
Verse sur les gazons les feuillages palis ;
Si doux de respirer contre ta gorge blanche
Ton souffle odorant comme un lys !

Étreins-moi longuement, ma mie, et ne soupire ;
En vain le sol profond tressaille et nous attire
Où l'arbre et l'être humain ne seront qu'une chair !
L'automne est beau. Ce soir jette avec un sourire
Des roses mortes au feu clair !

Quand les pétales fins se tordront dans la flamme,
Alors je presserai ta bouche qui se pâme

Sous ma lèvre brûlante, et nous nous unirons,
Puis, tous deux enlacés, fiers de n'être qu'une âme
Jusqu'à l'aube nous chanterons !

Et quand viendra le soir de l'Automne suprême,
Quand la Mort, en passant, mordra notre front blême,
Quand notre corps sera cendre ou flamme à son tour,
Le vent qui m'entendit répétera : je t'aime
À ceux qui pleureront d'amour.

LA HARPE

Pourquoi me reprocher d'être triste et morose,
D'hésiter en mon œuvre et de n'achever pas,
Vaut-il pas mieux me faire un collier de tes bras
Et guérir mon tourment que d'en chercher la cause ?

Vois-tu, lorsque mon cœur palpite à se briser,
Comme une barque, en mer, tourne au gré de l'orage,
Ces mots-là seulement me sembleront très sages
Qui glissent en mon âme avec un long baiser !

La sagesse n'est point la gloire du poète ;
Tu le compris le soir où pâle, lentement,
Contre mon front brûlant tu vins poser ta tête
Et tu donnas ta bouche à mes lèvres d'amant.

Or, ce soir-là, mon rêve envahit tout l'espace,
Rêve éclos de ton souffle, ô mon amie, et tel
Qu'il enferme l'espoir d'un poème immortel,
Sans toi, rêve d'enfant, qui scintille et s'efface !



Parfois, dans la splendeur des tièdes soirs mourants
Où tu passais, parmi les jardins odorants,
Effeillant de tes doigts les grands iris bleu sombre,
N'as-tu pas entendu non loin de toi, dans l'ombre,

Monter comme un soupir mélancolique et doux,
Puis comme un cri plaintif, puis de longs appels fous,
Puis un son lent... C'était ta harpe délaissée
Par le caprice errant du Zéphir caressée
Sans rythme, sans beauté. Tu t'approchais alors
Songeuse, et tous tes doigts pressais les cordes d'or.

Et c'était la romance antique et familière
Que les filles des champs apprirent de leur mère,
Puis, leste et vigoureux, le rythme des chansons
Que sifflent les faucheurs courbés sur les moissons,
Puis les strophes d'amour languissantes et douces,
Les murmures d'amants enlacés sur la mousse ;
Puis, ainsi qu'une marche au rythme auguste et fier,
Le choc des marteaux lourds, qui font jaillir du fer
Un diadème éclatant de claires étincelles,
Puis mille carillons de cloches au son grêle.

Et la harpe riait, et la harpe pleurait,
Contant les soirs de deuils et d'angoissants regrets,
Les muets désespoirs de la fille au front blême
Que l'amant délaissa quand elle eut dit « je t'aime »,
Le troupeau bondissant des vœux et des désirs.
Elle disait l'effroi de ceux qui vont mourir
Et sentent s'effacer sous leurs paupières closes,
Le suprême reflet des êtres et des choses...
Puis c'était un chant large et beau comme la mer,
Comme les pics altiers qui couronnent les airs,
Comme l'azur profond où tremblent les étoiles,
Comme la grande paix qui glisse, tel un voile
Éternellement blanc sur toutes nos douleurs...

.

Et comme cette harpe au vent du soir, mon cœur,
Au souffle du destin, sanglotte ou bien soupire
Et, préludant aux chants harmonieux, expire
Sans atteindre jamais les sublimes accents.
Mais ainsi que ce luth sous tes doigts frémissants,
À ton appel, mon cœur peut exhaler, amie,
Un hymne triomphal d'espérance et de vie,
Nous libérer enfin des stériles remords
Et nous porter unis au delà de la mort.

LA SPLENDEUR D'AIMER

LE POÈTE

Quand je suis près de toi, j'aimerais l'heure douce
Où le soleil couchant se glisse au bois muet,
Enluminant d'or vif les eaux, parmi les mousses,
Où la brise, emportant l'odeur des jeunes pousses,
Fait trembler les bouleaux aux pâles troncs fluets.

J'aimerais voir filtrer aux voûtes de l'allée
Tout le rose du ciel, si je ne savais pas
Qu'aux derniers feux du jour, s'ouvrira la vallée
Où dans l'ombre, à pas lents, tu t'en seras allée
Dénouant tristement l'étreinte de mes bras.

Et je songe au destin d'implacable souffrance
Qui nous fera, tous deux, pleurer ce soir encor,
Séparés et perdus dans le tiède silence,
Tandis que, par la nuit d'ivresse qui commence,
Les époux mêleront leurs âmes et leurs corps...

Hélas que de fois, souriante et belle,
Pour lire en mes yeux leurs rêves secrets,
Tu parus, portant des roses nouvelles,
Au seuil de l'asile où je t'espérais,
Et, jusqu'à la nuit, laissant mes caresses
Errer mollement dans tes lourdes tresses,

Tu te crus à moi ! Puis quand tes yeux clos
Sentirent le feu des baisers farouches,
Pale tu t'enfuis, m'arrachant ta bouche,
M'arrachant ton cœur brisé de sanglots :

Que de fois aussi, tout de blanc parée,
De jaunes œillets dans tes noirs cheveux,
Je te vis danser, muette, enivrée,
Ton cœur à mon cœur, tes yeux à mes yeux,
Et quand les flambeaux de l'ardente fête
Pâlirent au jour, tu penchas la tête,
N'osant murmurer qu'il fallait partir,
Un autre que moi te prit sous sa garde,
Je suivis ton voile à l'aube blafarde
Et je restai seul, espérant mourir !

Ô crier notre amour en redressant la face,
D'un grand cri, devant tous, rejeter dans l'espace
Le mystère pesant de nos cœurs douloureux !
Ô crier : nous avons souffert, nous sommes deux
Qui nous aimons : nos fronts ont la même pensée.
Qui nous voulons : nos mains frémirent, fiancées
Sous les tièdes rayons d'un matin de printemps.
L'invincible désir a fleuri dès longtemps
Dans nos corps de vingt ans et dans nos âmes saines,
Et nous rêvions d'aimer, selon les lois humaines,
Jusqu'au soir où la mort viendrait clore nos yeux
Épris de la splendeur de la terre et des cieux !
Ô briser le secret de nos tristes ivresses,
De nos profonds baisers, de nos lentes caresses
Sous l'asile ondoyant des bois mystérieux.
Je souffre ! Je suis las du silence odieux,

Car il est un mensonge et comme une souillure,
Las de vivre en damnés quand notre amour est pure !

LA FEMME

Ô dis-moi, mon bien-aimé,
En ce matin parfumé,
Où je passais sur la route,
Dis, pourquoi ne vins-tu pas ?
Je t'aurais ouvert mes bras
Car je pouvais, alors, vierge me donner toute !

Un soir ma bouche avait dit
Un serment d'hymen maudit,
Lourd comme une épée.
Tu parus le lendemain
Tous mes rêves dans tes mains
Et je pleurai longtemps, car je m'étais trompée.

Folle j'ai voulu partir,
Pâle j'ai tenté de fuir
Ton désespoir et ta fièvre,
Mais tu me joignis un soir
Pour mettre sous le ciel noir
Ta bouche frémissante à mes ardentes lèvres.

Des pleurs, des adieux... la nuit,
Le dernier espoir qui fuit,
Ma chair par l'autre surprise,
Le vol morne et lent des jours
Et j'ai gardé ton amour
Sans te rendre ma vie à son dessein soumise...
Je suis ta triste amie, et mon cœur est allé
Battre près de ton cœur quand tu l'as appelé...

Mais nous savions, dès lors, que devant la nature
Et parmi les humains nous irions séparés,
Que ce qui ferait naître en l'un des larmes pures
Demeurerait pour l'autre un trésor ignoré,
Que nous n'aurions jamais la volupté suprême
Lorsque la lune pâle inonderait le ciel,
De nous fondre, tous deux, en un baiser de miel
Pour n'être plus qu'un souffle, en murmurant : « Je t'aime ! »

LE POÈTE

Nous le savions, hélas, la nuit de nos adieux,
Quel souvenir ! nos voix défaillantes, nos yeux
Las de pleurer, nos cœurs affolés de détresse,
Des feux rouges tremblaient, au loin, dans l'ombre épaisse...
Nos derniers pas errants... Le morne clapotis
Des vagues sur le quai d'un port. Et tu partis
Élevant ta main pâle, et les froides ténèbres
S'effondrèrent sur toi comme un voile funèbre.

LA FEMME

Pourtant l'aurore douce a caressé les mers,
Ceignant ton front pesant d'une auréole rose,

Et l'impassible roi des êtres et des choses,
Le soleil éternel, flamba sur l'univers.
Il baignait largement de lumière dorée
La terre, humble débris de son foyer lointain,
Il en faisait jaillir par ce tiède matin

La chanson de la vie enivrante et sacrée...

LE POÈTE

Inutile réveil ! Dans l'ombre de mon cœur
J'écoutais résonner tes dernières paroles.
Comme au soir de l'adieu, mon âme ardente et folle
Voyait luire tes yeux d'amour et de douleur
Et je me souvenais ! Ce jour-là, si la terre
Vibra comme une lyre à son premier éveil,
Je ne sais... Je n'ai pas contemplé le soleil
Et je n'ai point vers lui murmuré de prière,
Car le maître qui voit s'amasser et s'enfuir,
Ainsi que des flocons de brume, dans l'espace,
Depuis des milliers d'ans, le flot mouvant des races,
N'a jamais soupçonné notre orgueil de souffrir.
Sans y lire jamais nos chétives tendresses,
Il mire l'univers au globe de nos yeux,
Et le plus angoissant de nos cris de détresse
Expire au seuil d'azur du ciel silencieux.

LA FEMME

Ô poète, d'un vol vers les voûtes lointaines,
Que n'as-tu, libéré de la souffrance humaine,

Au règne du soleil découvert la beauté
Faites d'ordre immuable et de sérénité ?
Ô n'être qu'un rayon de la blonde lumière
Qui se glisse aux plis fins des roses printanières,
Mire les peupliers antiques sur les eaux
Et laisse une auréole au faîte des coteaux !
Ô confondre ton âme avec l'âme des choses,
Chanter avec le vent, fleurir avec les roses,
T'alanguir dans le soir, rire dans le matin,
Errer, insoucieux de l'heure et du destin,
De la fleur minuscule aux planètes énormes,
Vivre en l'enivrement des couleurs et des formes,
Afin que l'harmonie, éparse en l'univers,
S'exprime au rythme ailé des strophes et des vers...
Que ne le voulais-tu ? Toi qui pouvais, poète,
Vers la lumière pure ayant levé la tête,
Rejeter comme aux flots d'un fleuve qui s'enfuit
Mon ombre douloureuse et pâle, dans la nuit.

LE POÈTE

Femme, n'as-tu pas vu le long des routes blanches,
Passer un voyageur mystérieux et las ?
Les pêchers frais fleuris dont il frôle les branches
Le couvrent de leur neige rose. Les lilas
Tendent hors des enclos leurs grappes. Des murmures
Traversent les sentiers dans l'ombre des sapins...
Qu'importe au voyageur, s'il rêve une mesure
Dont le maître, au cœur bon, lui donnerait du pain !
Tel sans voir les couleurs, les formes, sans entendre
Les voix et les chansons du monde... sans pouvoir,

Mieux qu'un insecte vil, mieux qu'un roseau, comprendre
La beauté qui fleurit entre l'aube et le soir
Ou percer les secrets mystérieux des causes...
Sans toi, je n'étais plus qu'une obscure douleur,
Car le poète, hélas, n'aime l'âme des choses
Que s'il la peut surprendre au miroir de son cœur !

LA FEMME

Il est vrai, comme aux golfes bleus, les balancelles
Vers le ciel écrasant tendent leurs tristes ailes
Sans qu'un souffle léger les porte à l'horizon...
Comme aux matins ardents, sans goutte de rosée,
Laissant s'appesantir leur corolle épuisée,
Les myosotis las penchent sur les gazons...

Tel, le cœur débordant de doute et de souffrance,
Lorsque je m'en revins au doux pays de France,
Ô mon poète cher, tu m'apparus un jour !
Et je t'aimai, vois-tu, d'une amour infinie,
Car je voulais tes chants d'allégresse et de vie
Et la voix du poète expire sans l'amour !

Souviens-toi, je retins fidèle,

Avec mes gestes de jadis,

Dans l'ombre bruissante et fraîche des taillis,
Par un nouvel avril cueillir des fleurs nouvelles...

Souviens-toi, tu passais rêveur,

Mon doigt frôlait tes lèvres closes

Et tu laissais glisser le secret de ton cœur

Le long des étangs morts, au crépuscule rose...

Souviens-toi. Paris. Il neigeait...

Je venais de très loin, la flamme

De ton foyer, près de s'éteindre, voltigeait
Dans le silence obscur du logis, comme une âme !
 Souviens-toi, nous nous parlions bas,
 Épouvantés du vol des heures,
Fiers et si douloureux de ne nous prendre pas !
Avec ces longs baisers qu'on donne, quand on pleure !

Et plus cruelle encor que mon secret désir,
J'ai connu la douleur de le laisser souffrir,
Toi dont l'âme était mienne, et dont j'aimais les lèvres.
J'ai plongé dans tes yeux mes yeux brillants de fièvre,

À tes doigts j'ai noué tous mes doigts. J'ai laissé
Des heures, en tes bras, mon corps souple pressé,
J'ai versé dans ton cœur ma jeunesse et ma grâce...
Mais l'acte, par lequel s'éternisent les races
Et l'éphémère humain s'affirme et s'ennoblit,
L'acte ardent et sacré ne s'est pas accompli.
Car je ne pouvais pas, à l'heure solennelle
De me donner à toi, bien toute, d'être celle
Qui ne se croirait plus que ton âme et ta chair,
Garder l'ombre d'un autre au fond de mes yeux clairs...
Le fuir était trop lâche et le trahir infâme...
Mais plus encor, sentir quand tout mon corps se pâme,
Baigné de volupté sous ton cœur triomphant,
L'effroi de ce qui fut notre rêve... un enfant...
Non... mon âme du moins voulait te rester pure
Jusqu'à la mort ! Et vois, la peine que j'endure
Se fait douce, au retour de ces beaux soirs d'été,
Où la mélancolique et discrète clarté
Des dernières lueurs nous enveloppe, et dore
Nos sentiers d'autrefois, où nous passons encore...

LE POÈTE

Douceur triste d'aimer, faite de souvenirs,
Nous resteras-tu seule, à nous dont le désir
 Avait uni les lèvres ?
Mon cœur frissonne encor de son ancienne fièvre,
Mon espoir agonise et ne veut pas mourir.

Compagne de mon rêve ! ô sœur, ô bien-aimée,
Incline encor vers moi tes boucles embaumées
 Et ton front, et tes yeux !
Je ne baiserais plus ta bouche... mais je veux
Garder leur lueur tendre en mes yeux abîmée...

Tes grands yeux noirs profonds, source de mon émoi,
C'est en eux que je lus pour la première fois
 La beauté de la vie,
Par eux que je compris cette simple harmonie
Qui préside au retour des travaux et des mois...

Et s'ils m'ont fait pleurer souvent... je leur pardonne,
Les ayant vus pleurer, lorsque le pâle automne
 Venait jeter encor
Ses chrysanthèmes lourds, mêlés de feuilles d'or,
Sur un an de jeunesse, ainsi qu'une couronne...

Et cependant qu'avec de longs frémissements,
La nuit aux voiles noirs semés de diamants
 Ouvre ses larges ailes,
Je crois sentir ce soir une ivresse nouvelle
Qui s'éveille en mon cœur et grandit lentement...

C'est l'ivresse de suivre et d'atteindre ton âme

Au delà des contours de ton corps souple, ô femme !
L'ivresse de sentir nos êtres agités
Par le même frisson de la pure beauté...
C'est l'ivresse d'étendre aux plus humbles des êtres
L'insatiable soif d'aimer, qu'avait fait naître
Ton sourire au matin. L'ivresse d'être bon...
D'être celui qui chante au seuil d'une maison,
Pour qu'un enfant sourie ou qu'une femme rêve,
Celui dont la pensée et dont la voix soulève
L'espoir des travailleurs en un pur lendemain
Où le semeur du blé possédera le pain,
Où le droit fera place au devoir, où la terre
Ignorera l'horreur sanglante de la guerre...
Ô passer avec toi sans remords, sous les yeux
Que, du passé, sur nous dirigent les aïeux,
Briser jusqu'aux regrets... et surgir l'âme neuve
Pour de plus hauts desseins de notre *lente épreuve* !

LA FEMME

Ô poète ! d'espoir immense j'ai pâli !
Tu chanteras enfin l'hymne de ta jeunesse,
Ton rêve de beauté n'est pas enseveli
Sous le linceul pesant des heures de détresse,

Ta voix va s'élever enivrante. Ta main
Dressera vers le ciel ce temple tutélaire
Inondé de rayons, où le Grand Être Humain,
Dans le marbre sculpté sous les traits d'une mère,
Portera son enfant, l'avenir, dans ses bras.
Où des parvis, des murs, des voûtes jusqu'au faîte
L'histoire des héros sacrés s'élèvera,

Où des peuples viendront pour de nouvelles fêtes...
Hâte-toi de créer, car le temps est venu,
Le chemin est si court, qui mène au seuil suprême !
Songe, en ouvrant ton cœur aux frères inconnus,
Que je souffrirai moins. C'est en eux que je t'aime !

Mais la lune déjà baigne le bois qui dort,
Le vallon blanc se creuse au delà de ces chênes.
Adieu... tu m'as juré, poète, d'être fort.
Sous les longs regards bleus des étoiles lointaines.

VERS L'HUMANITÉ

À la mémoire d'Émile ANTOINE

SCÈNE LYRIQUE

EN L'HONNEUR

D'AUGUSTE COMTE

*Représentée le 18 mai 1902
en la salle de la Société d'Horticulture de France, rue de Grenelle*

Partition musicale de M. Paul DECOURTY

ARGUMENT

PROLOGUE

La scène représente une place publique, le jour de l'inauguration de la statue de Comte.

Au centre, maquette du sculpteur Injalbert ; alentour, des groupes d'hommes et de femmes en habits de fête. À droite et à gauche de la scène, des arbustes en fleurs.

Le poète arrive par la gauche et s'arrête pour donner passage à une troupe de jeunes filles portant des fleurs, qui se dirige vers le monument. — *Le chœur des jeunes filles*, interrogé par le poète, rappelle la vie d'Auguste Comte, et annonce les hommages que le maître doit recevoir en ce jour de ses disciples de tout pays, de tout âge, de toute condition.

PREMIÈRE PARTIE

Le penseur retrace les grandes étapes de l'œuvre philosophique de Comte, la loi des trois états, les conclusions morales tirées de la corrélation des sciences entre elles.

Désormais, le savant, armé d'une méthode positive, peut espérer chaque jour conquérir un peu plus de vérité, par suite, un peu plus de bonheur pour les hommes.

Le prolétaire, qui se trouvait comme campé à la porte de la cité moderne, y a été incorporé par Comte. Il a reçu de lui noblesse et dignité. Le travail l'affranchira un jour, lui donnera la liberté, le loisir d'élever sa famille, de coopérer à la direction de la République, de jouir de l'art, de la science, de préparer l'avènement d'un ordre social fraternel.

La femme expose le trouble dont elle fut saisie à la chute de sa foi catholique. Elle remercie Comte de l'avoir sauvée du désarroi mental et

moral, en lui rappelant les joies humaines du dévouement, de l'hymen, de la maternité, en lui conférant la haute tâche de purifier et d'ennobler l'homme.

DEUXIÈME PARTIE

Le poète, à la voix des personnages précédents, sent naître en lui une inspiration nouvelle. Il ne chantera plus les guerres fratricides, ni les dieux. Dans un manifeste littéraire il expose les ressources de la poésie nouvelle. Il consacrera le travail...

Une jeune fille, puis *une seconde jeune fille*, *un ouvrier*, *un vieillard* l'interrompent alors tour à tour exprimant, chacun à leur point de vue, la crainte de voir la poésie devenir trop abstraite.

(Accompagnement de harpe.)

Le poète invoque l'exemple de Virgile, qui connut toutes les émotions de l'amour, avant de chanter Rome pacificatrice. Lui aussi a aimé, espéré, souffert. Sans ces qualités premières, d'émotion et d'inspiration, il ne saurait écrire qu'une œuvre inférieure, mais il saura donner tout l'agrément de l'art à la consécration des étapes de l'Humanité, aux grands actes de la vie humaine : naissance — hymen — mort.

(Berceuse — marche nuptiale — marche funèbre.)

Le chœur des jeunes filles exprime sa terreur de la mort.

Le poète, reprenant l'idée antique des métamorphoses, chante l'immortalité de la matière, évoque la consolation du souvenir des êtres disparus, l'influence moralisatrice des morts aimés sur les vivants, enfin croit devoir, en ce jour solennel, confondre dans un même hommage les plus grands bienfaiteurs de l'Humanité, en s'inspirant de l'ordre du calendrier positiviste.

(L'invocation est soutenue par des instruments isolés, puis par l'orchestre.)

TROISIÈME PARTIE

Le poète nomme les théocrates, les chefs religieux : Bouddha, Mahomet, puis les chrétiens les plus illustres, Saint Paul...

La femme célèbre sainte Geneviève, Béatrice...

Le poète, les grands artistes et poètes de l'antiquité.

La femme, les musiciens.

Le prolétaire, les grands chefs du peuple et les grands révolutionnaires.

Le penseur, les savants de l'antiquité (Archimède), des temps modernes (Pasteur).

Le poète, les grands poètes lyriques et dramatiques modernes.

Le penseur, les philosophes précurseurs de Comte.

Une jeune fille, puis *la femme*, rappellent l'influence admirable de Clotilde de Vaux.

Le penseur, dans un grand élan d'humble reconnaissance et d'amour, prie les morts de soutenir son courage, et se tournant vers l'assistance, l'exhorte à se mettre en communion entière avec le *Grand Être Humain*.

PERSONNAGES

MM.

Directeur de la scène	SILVAIN, <i>de la Comédie-Française.</i>
Le penseur	DEHELLY, <i>de la Comédie-Française.</i>
Le poète	JOUBE.
Le prolétaire	MAXUDIAN.

M^{mes}

La femme	SILVAIN, <i>de la Comédie-Française.</i>
La Coryphée des jeunes filles	RIBBES.
Une jeune fille	HATMANN.
Un vieillard	BOYER.
Un homme dans la foule	WERNEY.

PROLOGUE

Vos cheveux sont parés de jeunes aubépines,
Vierges ! où portez-vous ces branches de lilas,
Ces nénuphars, joyaux des sources cristallines,
Et ces roses de mai qui roulent sous vos pas ?

Est-il vrai que l'on voit, des portes de la ville,
Les villageois, serrant dans leurs calleuses mains
Des rameaux printaniers, et qu'ils viennent par mille.
Chantant des hymnes clairs le long des grands chemins ?

Oh ! pourquoi ces parfums, ces chants et ces parures,
Ce rêve d'harmonie exquise et de beauté,
Dites, quel est ce nom que la foule murmure,
Et qui s'élance au ciel, du cœur de la cité ?

LES JEUNES FILLES

Vers ce blanc monument que la foule environne,
À Comte nous portons ces riantes couronnes,
À Comte s'en iront, plus fraîches que les fleurs,
Les paroles d'amour écloses dans nos cœurs.
Aux lieux où nous passons, il vécut solitaire,
Très digne, sans souci des honneurs éphémères.
Quand la haineuse envie ou l'infidélité
Firent saigner son âme avide de bonté,
Alors, interrogeant la science féconde,

De l'ensemble des lois immuables du monde,
Il tirait la robuste et lumineuse foi
Qui guérit notre cœur de son antique émoi.
Quarante ans sont passés, et des rives lointaines
Au buste du héros qui sut briser leurs chaînes,
Savants, dont il guida le lent et rude effort,
Ouvriers, qu'il rendit plus nobles et plus forts,
Femmes, qu'il emporta du doute à l'espérance,
Artistes, qu'il sauva des stériles démences,
Un peuple ! dont son âme éclaira l'avenir,
S'en vient jeter des fleurs et se ressouvenir.

I

LE PENSEUR

Quand un homme, jadis, eut vénéré la pierre
Lourde, qui protégeait contre les lions roux
Au seuil d'un antre obscur des créatures chères :
Devant l'arbre chargé de fruits, les sources claires
Quand il courba la tête et plia les genoux

Une naïve foi dans son âme était née
Qui lui faisait aimer les êtres bienfaiteurs.
Il leur subordonna sa force déchaînée
Et, devant un fétiche, unit sa destinée
Aux rudes compagnons de ses premiers labeurs.

Il groupe les troupeaux. Il sème, infatigable,
Le sol vierge, alentour des tombes des aïeux.
Et sa foi, s'élevant aux astres innombrables,
Transforme lentement les forces immuables
Qui régissent le monde, en un peuple de dieux.

Ces dieux, il les créa d'abord à son image,
Dévorateurs de chair, épais buveurs de sang,
Puis il les adora plus cléments et plus sages,
Lorsque Vénus retint Mars épris de carnage
En la tiède langueur de ses bras caressants.

Puis, honteux d'ignorer, l'homme voulut connaître
Les causes de la vie et les fins de la mort,

L'origine du monde et l'essence des êtres,
Et las d'avoir subi les fictions des prêtres,
Pour sonder le mystère il fit un noble effort...

Le principe était-il l'eau, l'air ou bien la flamme ?
Un nombre ? Le hasard des atomes mêlés ?
Le duel des esprits, l'un pur, et l'autre infâme ?
L'unique volonté d'un Dieu maître des âmes ?
Hélas ! Rien de certain ne semblait révélé !

L'Esprit cherchait en vain, sans trouver un indice
De stable vérité, qui fût commune à tous,
Et partout le plus fort, érigeant son caprice
En dogme impérieux, condamnait au supplice
Quiconque n'accédait à son culte jaloux...

Puis, ce fut sur le monde une aurore sublime
Où pâlit et mourut la flamme des bûchers !
Chaque homme méditait, croyait, priait sans crime,
Quand du doute cruel l'âme humaine victime
Erra... sur l'inconnu lasse de se pencher.

Par les prédécesseurs la route était tracée
Quand tu nous apparus, Comte, mais, cette fois,
Des plus puissants aïeux dégageant la pensée,
Tu détruisis, d'abord, l'espérance insensée
D'apprendre rien, sinon les immuables lois.

Entre toutes ces lois spéciales et certaines
Qui régissent la terre avec les animaux,
Maître, tu sus jeter cette admirable chaîne
Qui reliait au cours des étoiles lointaines
La morale de l'homme et le but des travaux.

Et l'ordre souverain régnait dans notre étude,
La Discorde mourait avec les dieux bannis,
Plus d'efforts dispersés, de vaine inquiétude,
Le but était certain, si la route était rude,
Et l'esprit positif nous tenait tous unis.

Grâce à toi le savant, sûr d'un dessein tenace,
Sentit la paix descendre en son cœur agité,
Créateur d'un moment, il agit, puis s'efface,
Mais il laisse après lui dans le cœur de la race
Un admirable espoir de plus de vérité.

Ton disciple aujourd'hui ne poursuit plus, ô maître.
Le secret de changer la pierre en lingot d'or,
Ou de voir le destin à ses yeux apparaître
Au grand jour, devant tous, il cherche à tout connaître,
Et le vrai qu'il découvre est au commun trésor.

Oui, par toi, désormais, Comte, nous saurons vivre
Sans folle illusion, conscients, fraternels,
Sans attendre qu'un Dieu surgisse et nous délivre.
C'est un savoir certain que nous voulons poursuivre,
Pour donner à nos fils un secours éternel !

LE PROLÉTAIRE

Au nom des ouvriers, artisan de justice,
Comte, il faut en ce jour que ma main te bénisse,
Je n'étais rien. Ta voix m'a fait dresser le front.
Les riches et les forts me courbaient sous l'affront.
Je n'étais plus l'esclave ou le serf que l'on fouette.
Aux princes, en défi, j'avais jeté la tête
D'un roi ; lorsque, soudain, brisé dans mon essor,
J'avais subi, muet, le nouveau maître, l'or ;
Et, comme un vagabond aux portes de la ville
Regarde au loin, du seuil d'une tente fragile,
Les dômes éclatants des somptueux palais,
Étonné, j'ai revu ceux-là que j'appelais
Frères, au temps lointain de la lutte commune.
Ils passaient, dédaignant ma misère importune,
Grisés par l'abondance et par mille plaisirs,
Et sans prêtre ni foi qui domptât leur désir...
Alors Comte m'a dit : « Leur règne est éphémère,
« La puissance est à ceux qui recouvrent la terre
« Du lourd manteau doré des fertiles moissons,
« Tirent du sol la houille, élèvent les maisons !
« Ceux-là seuls sont les forts, dont le labeur utile
« Fait fleurir les jardins, et bourdonner la ville
« Et dévorer l'espace aux machines d'acier ;
« Non les tristes oisifs, producteurs de fumier

« Dont un juste mépris balayera la race !
« Aux caprices du sort, l'ordre un jour fera place,
« Qui gardera la femme, et le faible, et l'enfant,
« Harmonisant enfin vos efforts triomphants !
« Lors, on ne verra plus la hideuse misère

« Planer sur le logis — quand, malade, le père
« Se lamente, impotent. — La femme, à l'atelier,
« Laisant aux tout petits la garde du foyer
« Sur un labeur ingrat inclinant son front blême !
« La mère veillera sur les enfants qu'elle aime,
« Souriante. L'époux saura seul la nourrir.
« Près d'elle il goûtera le repos, le loisir,
« Les entretiens exquis dont l'âme sort meilleure,
« Et maître désormais de son humble demeure,
« Des puissants de jadis ne redoutant plus rien,
« Libre, il pourra parler, agir, en citoyen !
« Ouvriers, vous aurez votre part de science
« Et d'art et de beauté, vous aurez l'espérance
« De voir par l'univers, au règne de vos fils,
« Les usines bruire ainsi que de grands nids !
« Lors, plus d'oppression, de luttes criminelles
« Par le fer ou la faim ; la lâche sera belle
« Et vous aurez fondé le travail glorieux
« Par qui l'Humanité triomphera des dieux ! »

LA FEMME

Maître, j'étais désespérée,
Quand ta compassion sacrée
Me rendit la force et la foi,
Et de ces blanches anémones
J'ai voulu tresser ta couronne
Et je m'incline devant toi.

Lorsque j'étais petite fille,
À l'heure où le ciel qui scintille,
Dore les horizons en feu,
Alors je chantais, frémissante,
Et je cherchais le long des sentes
L'image mystique de Dieu.

Je tressaillais, dans tout mon être,
Lorsque la voix haute du prêtre
Chantait des cantiques d'amour,
Et mon âme à l'encens mêlée
Croyait aux fables révélées
Dont on la berçait chaque jour.

Mais, quand sonna l'heure fatale
Où, par les vastes cathédrales,
Je vis s'affaler et blêmir,

Baisant les pieds des christs de pierre,
Suppliantes, ces jeunes mères
Dont Dieu laissait l'enfant mourir !

Quand j'ai vu les barques fleuries

Que le vieux prêtre avait bénies,
Au matin s'envolant du port ;
Au soir, par l'ouragan roulées,
Joncher les grèves désolées
D'épaves noires et de morts !

Alors ma raison libérée,
Brisant l'illusion dorée,
Connut le frisson du Chaos !
Et, tremblante de ne plus croire,
Le cœur débordant de sanglots,
J'errai seule dans la nuit noire...

Alors Comte m'a dit : « Ô femme, ouvre les yeux,
« Vois, l'aube rose au loin caresse les collines ;
« Jette, dès ce matin, à la brise câline
« Les rêves morts, fardeau de ton cœur soucieux.

« Pourquoi chercher au ciel un mystérieux père,
« Quand ton père veilla sur ton sommeil d'enfant ?
« Qu'il soit pour toi celui qui guide, qui défend,
« Celui qui mit un jour en tes yeux sa lumière !

« Ta mère, elle, connut d'angoissantes douleurs
« Quand son corps déchiré te donnait à la vie.
« Pourtant, elle sourit de ses lèvres pâlies
« Quand ton premier appel sonna jusqu'à son cœur.

« Aime donc tes parents de toute ta tendresse,
« Et tes frères, tes sœurs, dont les petites mains
« Jouaient dans le berceau parmi tes cheveux fins,
« Et ceux que ton doux rire emplissait d'allégresse.

« Puis, quand tu sentiras sous le tiède soleil

« S'épanouir la fleur de ta beauté troublante
« Et glisser en ton cœur le désir d'être amante,
« Au plus digne, en ce jour, tends ton baiser vermeil !

« Qu'il ait toute ta grâce et tes bonnes paroles
« Pour apaiser, parfois, l'éclat de ses yeux fiers ;
« Qu'il sente, au soir de doute et de pensers amers
« Contre son front brûlant, ton front pur qui console.

« Si quelque vil instinct, si le fatal désir
« De l'argent corrompeur, si l'égoïsme, ô femme !
« Quelque soir d'abandon rampaient jusqu'à son âme,
« Arrache au lourd remords l'homme prêt à faillir !

« Et, si tu dois garder à l'abri de ton voile
« L'enfant, fils du passé, germe des temps nouveaux,
« Garde aussi l'Idéal des siècles les plus beaux
« Au fond de tes grands yeux clairs comme des étoiles...

« Partout où monteront des appels de douleur
« Dans le chaos sanglant des ambitions folles,
« Sois celle qui secourt, sois celle qui console,
« Et brise l'âpre haine, en versant quelques pleurs... »

Alors, Maître, acceptant ta parole sublime,
J'ai repris mon chemin, le cœur ressuscité,
Et j'irai, flétrissant les guerres et les crimes,
Semer par l'univers l'amour et la beauté.

II

LE POÈTE

Comme le vent léger, à l'aube, fait décroire
Les pâles nénuphars sur les lacs endormis,
Ainsi, le souffle pur de vos hymnes sonores
A passé sur mon cœur, et mon cœur a frémi.

Ô mon maître ! s'il faut pour penser et pour vivre
Un nouvel Idéal aux hommes de demain,
C'est moi qui fleurirai la route qu'ils vont suivre,
C'est moi qui guiderai leurs rêves et leurs mains !

Je ne chanterai plus les batailles sanglantes,
Le triomphe des rois, vêtus de pourpre et d'or,
Ni du sang des vaincus les dalles ruisselantes,
Ou de rares heureux les somptueux trésors.

Je ne chanterai plus l'éclat bruyant des chasses
Et le cerf palpitant, qui pleure sous l'épieu ;
Je ne gravirai plus la cime du Parnasse
Pour rajeunir encor la légende des dieux.

Nul ne trouvera plus, en strophes langoureuses,
Les maux les plus subtils par mes soins déclamés,
Ou bien, en un recueil de petits vers pâmés
Les plus secrets frissons des chairs voluptueuses.

J'élèverai plus haut mes hymnes triomphants,

Pour que l'homme et la femme, et l'aïeul et l'enfant,
Par les bourgs, les cités, les vallons et les plaines,
Chantent tous, désormais, à voix claire et sereine,
La dignité suprême et l'honneur du travail
En des temples nouveaux gravés aux blancs portails.
— Qu'il retourne la terre ou garde de la grêle
Sous un vitrail poli des fleurs pures et frêles ;
Qu'il martelle le cuivre, ou qu'il coule l'acier ;
Qu'il marque par l'aiguille ou par le balancier
La fin et le retour des tâches coutumières,
Ou qu'il fasse jaillir la force et la lumière
De la houille, arrachée aux antres ténébreux ;
Qu'il prenne leurs trésors aux flots impétueux,

Ou médite les lois de la vie et du monde,
Tout travailleur est grand, et sa tâche est féconde,
S'il donne ses bras forts, son esprit ou son cœur.
Je veux donc qu'il espère en son digne labeur.
Je lui dirai : « Jadis, des légendes trompeuses
« Vouèrent l'être humain aux tâches douloureuses,
« Afin qu'il expiât, dans l'ombre et le mépris,
« Par les ordres de Dieu, l'orgueil d'avoir appris.
« Il ne lèverait plus sa misérable face
« Que pour prier. Eh bien, regarde par l'espace
« Les vignes et les champs croître sous le soleil.
« Vois, sur les coteaux bleus, la vigne au fruit vermeil !
« Le travail, c'est le Dieu qui créa ces richesses !
« Il sauva tes aïeux aux heures de détresse ;
« Il les rendit vainqueurs des tigres et des loups,
« Abattit des forêts immenses sous leurs coups,
« Façonna par leurs mains les métaux et la pierre ;
« Des torrents écumeux fit de lentes rivières,
« Et, sur les pics abrupts, édifia des tours !
« C'est le travail, qui doit t'apporter quelque jour,
« Non pas le châtement, mais l'allégresse fière

« De pétrir à ton gré la subtile matière.
« Par lui, tout artisan sera l'égal d'un roi,
« Et les peuples unis grandiront sous sa loi !
« Et moi je chanterai ses fécondes conquêtes
« Quand le printemps nouveau mettra la terre en fête...

UNE JEUNE FILLE, *dans la foule.*

(Accompagnement de harpe.)

Mais les prés fleuris baignés de soleil,
Le bonheur d'aller cueillir au réveil
Les grands boutons d'or et les anémones ;
Mais les bois remplis de lourdes senteurs
Où je passais triste, et les yeux en pleurs
D'avoir vu neiger les feuilles d'automne ?

UNE AUTRE JEUNE FILLE

Mais les soirs d'été, chauds et solennels,
Où je m'attardais l'âme dans le ciel,
Le cœur oppressé, les lèvres ardentes,
Pressant une fleur sur mon cœur pâmé,
Et croyant entendre un nom bien-aimé
Dans l'écho lointain des eaux murmurantes ?

UN HOMME

Mais le bon vin frais, qu'on boit en chantant,

Les bras au repos, et le cœur content,
Sous l'asile ombreux de vertes charmilles,
Les parents groupés un jour de loisir,
Les jeux de garçons, rouges de plaisir,
Et le rire clair des petites filles ?

UN VEILLARD

Mais les souvenirs ! lourds et douloureux,
Qui courbent au sol la tête des vieux
Et rident le front des veuves pâlies,
L'éternel désir, l'éternel émoi
Qui font la beauté triste de la vie
Ne doivent-ils plus s'exprimer par toi ?

LE POÈTE

Celui qui célébra la Rome souveraine
Ordonnant l'univers sous une même loi,
Virgile, aimait à voir fumer au loin les toits
Quand l'ombre des grands monts s'allongeait dans les plaines,
S'il n'avait pas connu la joie et la douleur,
S'il n'avait pas aimé l'infinité des êtres,
Il eut, en vain, conté les luttes des ancêtres
Et d'un règne de gloire annoncé la splendeur.
Amis, j'aime le ciel où tremblent les étoiles,
Les coteaux empourprés par le soleil couchant,
J'aime les longs flots bleus, tachés de blanches voiles,

J'ai connu le plaisir des danses et des chants !
J'ai couru par les bois, tout défaillant d'ivresse,
Et le cœur embaumé des roses de l'amour,
J'ai sangloté de deuil, j'ai crié de détresse
Quand celle que j'aimais me quitta pour toujours !

J'ai passé bien des nuits, seul à travers les dunes.
En écoutant hurler, dans l'ombre, les flots noirs,
J'ai frémi de pitié devant chaque infortune
Comme une harpe d'or qui vibre au vent du soir !
Oui, toute œuvre serait lamentable et stérile
Qui n'exhalerait pas les enivrants parfums
Des bois pleins de muguets, et des iris graciles,
Et l'encens capiteux des souples cheveux bruns,
Où tout ce qui bruit et tout ce qui respire
Ne mettrait son murmure et son souffle, où le ciel,
Où le soleil ardent dont la terre est l'empire,
N'apparaîtraient aux yeux, comme un cadre éternel
Au cortège incessant des peuples et des races ! —
Mais enfin, j'ai compris que la pure splendeur,
Qui semblait résider dans le temps et l'espace,
N'existe que par l'homme et grandit en son cœur.
Pour lui, le soleil brille et la terre est fleurie,
L'univers n'est plus rien, lorsque l'esprit s'endort.
Le monde est mon autel. J'y chanterai la vie,
La naissance de l'être, et l'hymen, et la mort.

(Berceuse à l'orchestre.)

Comte, ce nouveau-né sous la blonde lumière,
Chair vagissante et frêle où s'éveille un cerveau,
C'est toi qui m'as appris qu'il était saint et beau,
Héritier de l'effort tenace de ses pères,
Ouvrier à venir de sublimes travaux.

Pour sa petite voix, j'aurai des hymnes pures,
Je ferai resplendir son âme, à son éveil,
Comme une source claire au lever du soleil,
Pour qu'il aime à plein cœur, sourie à la nature
Et rêve d'être juste, à l'heure du sommeil.

(À l'orchestre, *Marche nuptiale*, prolongée par l'orgue pendant la récitation.)

Ô maître, inspire-moi des strophes d'allégresse
Pour l'instant solennel où, pâles de bonheur,
Les yeux noyés d'extase, et l'espérance au cœur,
Les époux uniront leurs ferventes jeunesses
Par les temples jonchés de palmes et de fleurs.

Qu'ils marchent, enivrés d'encens et d'harmonie,
Vers l'aïeul souriant venu pour les bénir,
Ceux-là, qui n'auront plus qu'un même saint désir,
Ceux qui se sont élus pour transmettre la vie,
Le corps et la pensée, aux âges à venir !

Qu'ils marchent, enlacés sous les voûtes de pierre,
Ou le long des ruisseaux au miroir cristallin,
Dans les parcs, aux massifs embaumés de jasmin,
Au flanc des coteaux verts inondés de lumière
Ou devant les blés d'or qui bordent le chemin

Qu'importe ! l'univers resplendit comme un temple,
Et ceux-là sont pieux qui veulent être bons
Et ne gardent au cœur que l'humble ambition
De laisser aux enfants, nourris, de leur exemple,
L'espoir de féconder de plus lointains sillons !

Tous deux, ils n'auront plus qu'une chair, plus qu'une âme
Quand l'épouse aura dit : « je t'aime plus que moi
Et je ne m'aimerais, si ce n'était pour toi. »
Leurs bouches frémiront d'un long baiser de flamme,
Leurs cœurs palpiteront d'un même tendre émoi.

Et l'époux songera devant la vierge aimante
Que l'hymen ne serait qu'un caprice du sort,
Si du baiser charnel notre âme était absente !
Et lorsqu'il la prendra, superbe et consciente,
C'est qu'il voudra n'aimer qu'elle jusqu'à la mort.

(Arrêt brusque de l'orchestre.)

LE CHŒUR DES JEUNES FILLES

La mort ! oserais-tu la regarder en face,
Poète ? Il me souvient, un jour, d'avoir placé
Ma lèvre — adieu suprême — au front d'un trépassé,
Quand je me redressai, ma lèvre était de glace.

La mort écrase au sol les corolles des fleurs,
Livre aux corbeaux hideux les fauvettes légères ;
Éteint les yeux, raidit les bras des jeunes mères
Devant les orphelins, qui sanglotent d'horreur !

Elle étreint notre cœur de ses serres cruelles,
Pose un masque hideux sur les traits les plus beaux,
Elle emplît de silence et d'ombre, le cerveau,
Frôle et plaintif écho des rumeurs éternelles...

Quand l'heure de la mort aura sonné pour nous,
Tes chants soutiendront-ils nos forces défaillantes,
Ami ? car son approche est pleine d'épouvante,
Fait haleter ma gorge et trembler mes genoux !

LE POÈTE

(Accompagnement de harpe.)

Les hivers glacent les fontaines,
Dispersant à travers les plaines
Les feuilles pâles des vieux chênes,
Plus de mésanges dans les bois.
Avril sourit, les sources libres
Jaillissent, et le grand ciel vibre
De mille chansons à la fois.

Un homme naît, s'agite et passe,
Sans qu'un frisson trouble l'espace
Quand la mort unit sa chair lasse
Avec les airs, le sol, les eaux,
Car, des cellules qu'elle mêle,
Vont surgir des formes nouvelles
Et des êtres jeunes et beaux.

Ainsi le doux Ovide chante
Qu'un soir Halcyone expirante
Étreignait, dans l'onde mouvante
Ceix... le cœur lourd de sanglots,

Quand soudain, les amants fidèles,
Emportés par de larges ailes,
S'envolèrent au ras des flots...

Ainsi Vénus sauveuse et bonne
Créa la tige qui frissonne
Des printanières anémones,
Du corps palpitant d'Adonis ;
Et du sang pourpre d'Hyacinthe
Apollon fit une fleur sainte
Plus enivrante que le lys.

(La harpe cesse.)

Ainsi tu renaîtras comme au temps des légendes,
Femme ! tes seins seront les fleurs pâles des landes,
Tes yeux clairs brilleront dans le cristal des eaux,
Ton souffle ira, baisant la cime des roseaux
Ou la nuit, feu follet, errera par les combes
Sur les étangs herbeux, les ruisseaux et les tombes.
Ta sève nourrira, sous les tendres gazons,
Le laurier qui fleurit au seuil de ta maison,
La brise gardera ta voix, plaintive et douce,
Et tes souples cheveux épaissiront la mousse
Où ceux dont tu soutiens l'espérance, et la foi
Viendront s'agenouiller, le cœur rempli de toi,
De ton cher souvenir, qui lentement s'épure
Quand ton corps évolue au soin de la nature.
Tu resteras en eux, telle qu'aux plus beaux jours,
Inspirant leur pensée, exaltant leur amour
Avec des mots très doux apaisant leur colère,
Devisant auprès d'eux, comme tu fis naguère,
Bon ange familial — dont parfois ils croiront
Sentir les doigts légers se poser sur leur front.

Puis les temps passeront, et les lèvres amies
Se tairont tour à tour ; mais tu seras bénie
Parmi ces bienfaiteurs, inconnus des vivants,
Dont le nom chaque jour brille au soleil levant,
Gravé sur le parvis des vastes sanctuaires.
L'un bâtit une ville, et l'autre fut bon frère,
Tous deux furent vaillants. Leur effort vénéré

Par le culte commun sera donc consacré.
Mais comme on voit, au loin, d'étincelantes cimes
S'élancer çà et là des verdoyants coteaux,
Ainsi, des temps passés, quelques héros sublimes
Surgissent, dont un peuple honore les tombeaux.

(Ici l'orchestre, qui a préludé pendant les quatre derniers vers, exécute une *Marche religieuse* que prolongent des accompagnements discrets de violon pendant l'invocation.)

III

INVOCATION AUX MORTS

Assistez-nous, ô Morts, dont la gloire est fêtée,
Revenez parmi nous, ainsi que des élus,
Toi qui ravis à Zeus la flamme, ô Prométhée !
Et vous, Bouddha très pur, docte Confucius,
Mahomet, qui groupas les peuplades errantes
En un peuple vaillant, autour du croissant d'or.
Théocrates, salut ! sous votre loi puissante,
L'esprit humain, jadis, prit son premier essor.

Revenez parmi nous, admirable phalange
Des disciples du Christ, Paul dont le zèle ardent
Libère au nom du ciel les esclaves, et range
Sous un dogme commun les peuples d'Occident.

Ambroise, qui bannis du seuil de ton Église,
Car il avait tué, Théodose empereur,
Et toi, doux communiste, ô saint François d'Assise,
Dont l'amour s'élevait aux étoiles, tes sœurs.

LA FEMME

Paraissez-nous, ô saintes femmes,
Âmes ardentes d'autrefois,

Toi, Geneviève, dont la voix
A sauvé Lutèce des flammes ;

Béatrice au long voile blanc,
Qui guidas Dante par l'espace ;
Jeanne dont la sublime audace
Rendit la France au roi tremblant.

Et toi, la plus humble, Héloïse,
Toi qui te donnas simplement,
Car tu voulais que ton amant,
Demeurât docteur de l'Église.

(Silence.)

LE POÈTE

Ô mon maître éternel, Homère, gloire à toi !
Gloire à vous tous, dont l'art fut l'âme de la Grèce,
Appelle, Phidias, chantre d'Œdipe roi

Sophocle ! À vous, Latins, triste et puissant Lucrèce,
Qui foulas sous tes pieds la superstition !
Éloquent Tullius ! Tacite aux lignes brèves,
Où blêmit à jamais le masque de Néron !

Gloire à vous, dont la main donnait aux mille rêves
Du monde renaissant, la forme et la couleur !
Michel-Ange, sculptant Moïse, roi-prophète,
En sa marmoréenne et farouche grandeur,
Raphaël, illustrant dans leur beauté parfaite

Un sourire de Vierge, un geste de Platon,
Léonard de Vinci, Le Poussin, fils de France,
Ordonnant l'œuvre d'art au gré de la raison !
Rubens fougueux, créant l'éclatante ordonnance
Des palais débordant de dieux et de héros,
Rembrandt prenant au ciel les rayons et les ombres.

(Ici morceau d'orchestre d'un style large

— prolongé par les violons.)

LA FEMME

Silence, mes amis ! Écoutons les yeux clos.
J'entends au loin des voix à nos appels répondre
Parmi les violons, les luths... Soyez bénis,
Musiciens : Mozart, Beethoven, Rossini !

Soit que vos airs légers rythment les souples danses.
Soit qu'ils volent au ciel ainsi qu'une espérance,
Soit que vos purs sanglots unissent tous les cœurs
Dans la haute pitié des humaines douleurs.

(Silence.)

LE PENSEUR

Salut à vous, ancêtres vénérables,
Premiers savants qui traciez sur le sable
La ligne et la courbe, et de leurs rapports
Tiriez l'instrument, arme de l'effort.
Archimède ! en vain le glaive stupide
Éteignit soudain ton regard limpide
Qu'enflammait l'éclair de la vérité ;
Ce regard luira dans l'éternité.

Toi qui sus nommer aux célestes voûtes
Chaque étoile d'or et connus la route
De la lune blanche, Hipparque, merci !
Et vous, maintenant, paraissez aussi
Par qui tour à tour furent révélées
Les lois de l'éther ! ô grand Galilée ;
Kepler et Newton montrant aux mortels
Sauvés de l'orgueil, l'humble point du ciel
Qu'est la terre, dans la lumière blonde,
Salut, ô Colomb, qui doublas le monde,

Magellan, bravant l'inconnu des mers.
Toi, Mongolfier, qui volas par les airs,
Watt, qui domptas la vapeur à ta guise,
Volta, par qui la foudre fut soumise,
Grand Lavoisier, dont la main, lentement,
Prit leurs secrets aux obscurs éléments.
Salut, Pasteur ! ô toi que notre Maître
Eût honoré s'il t'avait pu connaître,
Et qui reçus ce prix de ton effort
D'avoir sauvé des frères de la mort !

LE PROLÉTAIRE

Paraissez-nous aussi, chef des cités antiques,
Thémistocle, vainqueur des flottes de Xerxès.
Toi qui, de l'Agora, guidais la République
D'un accent de ta voix, d'un geste, Périclès ;
Régulus, qui souris en bravant les supplices
Pour que Rome devînt la reine des cités !
Gracques, martyrs épris d'un rêve de justice,
Toi, dont on adorait l'énergique bonté,
Philosophe empereur, ô clément Marc-Aurèle.
Et toi, prince des arts, Cosme de Médicis,
Qui rendis ta cité resplendissante et belle ;
L'Hôpital qui voulais tous les chrétiens unis,
Abdiquant à jamais leurs fraticides haines.
Henri quatre, bon roi, qui donnas aux Français

La liberté de croire, et dont l'âme fut pleine
De généreux pensers de justice et de paix !
Salut Colbert ! Turgot ! Salut fils d'Amérique,
Francklin, dont la sagesse et le robuste élan
Fécondèrent l'effort d'un peuple pacifique,
Soudainement éclos par delà l'Océan !
Salut à vous aussi, révolutionnaires,
Par qui le citoyen conquît de justes lois :
Cromwell, libérateur du peuple d'Angleterre,
Audacieux Danton, qui défiais les rois !

LE POÈTE

Ô vous, qui de l'espoir des hommes,

De leur joie et de leurs sanglots
Fîtes l'âme de vos héros,
C'est humblement que je vous nomme !

Shakespeare, ton nom resplendit
Dans la nuit où, roi sans couronne,
Léar gémit sous le ciel qui tonne !
Calme et très beau, Goethe sourit...

Puis, dans un rayon de lumière,
Bourgeois avarés, faux dévots,
Méchants, égoïstes, et sots
Preignent la fuite... C'est Molière !

Grâce à toi, Gutenberg, leurs vers
Bravent le temps ; et leur parole
En feuilles légères s'envole
Aux quatre vents de l'Univers...

LE PENSEUR

Vierges, semez les fleurs ; femmes, levez les gerbes.
Car les voici venir, les devanciers superbes
Qui guidèrent le Maître en son labeur sacré.
Aristote, génie à jamais vénéré,
Puissant ordonnateur des lois de la pensée !
Pythagore, par qui l'âme s'est élancée
Vers un noble idéal d'ordre et de liberté.
Zenon, stoïcien, dont la mâle fierté
Apprenait à bien vivre, et toi, sage Socrate,
Qui mourus plein d'amour pour les foules ingrates.

Vous prépariez l'essor de l'humaine raison
Qu'assouplit saint Thomas et que le grand Bacon,
En l'assujettissant à son expérience,
Rendit à l'avenir fille de la Science,
Et le dogme se meurt, et l'esprit brille, et c'est
Descartes la méthode, et Hume, Condorcet,
Retraçant des aïeux chaque féconde étape.
Kant parle, et de sa voix apaisante, s'échappe
Comme un espoir nouveau d'une commune foi
Préservant notre esprit du doute et de l'effroi...

UNE JEUNE FILLE

Oui, Maître, le savoir immense
Qu'ordonna ton cerveau vainqueur,
Tu le leur dois ! Mais ton grand cœur
Qui l'emplit de douce espérance ?

Tu souffrais solitaire. Un jour
De ton être s'est élancée,
Devançant la haute pensée,
La claire flamme de l'amour.

Et la foule, dont l'âme obscure
N'avait pu t'atteindre... comprit,
Car une femme en ton esprit
Avait mis sa tendresse pure.

LA FEMME

(Harpe.)

Gloire soit à toi, Clotilde de Vaux,
Toi que notre Maître appela sa fille,
Près de lui demeure, et que ton front brille,
Au dernier des soirs, d'un éclat nouveau !

(Orchestre. — Accompagnement crescendo jusqu'à la fin.)

LE PENSEUR

Ô morts, ressuscités des siècles innombrables,
Aïeux, qui surgissez des tombes et des sables
À l'appel de nos voix, soyez-nous secourables !
C'est le cœur plein d'amour que vos fils à genoux
Inclinent gravement leur tête, devant vous !

Que votre exemple pur garde notre faiblesse ;
Répandez, parmi nous, la sublime tendresse ;
Vers de plus hauts desseins élevez-nous sans cesse ;
Faites que chacun sente et proclame aujourd'hui
Qu'il ne vit que par vous et doit aimer autrui !

(Se tournant vers l'assistance.)

C'est au *Grand Être Humain*, désormais, qu'il faut croire.
Frères, nous marcherons vers l'ultime victoire
Où tous rayonneront dans une même gloire,
Du sublime penseur aux humbles animaux,
Qu'il rendit compaguons de ses mille travaux !

Comte a dit : « Votre foi, fille de la Science,
Avec elle grandit, et, pleins de confiance,
Nous relevons le front devant l'immensité...
Et pour éterniser son bienfaisant génie,
Nous vouons à l'amour de toutes les patries
Le plus grand de tes fils, ô sainte Humanité !

IN MEMORIAM

23 mai 1902.

Un jour, au fond des bois remplis d'odeurs légères,
Sous l'abri dentelé des humides fougères
Dont les palmes avaient de longs frémissements,
Nous avons confondu nos bouches lentement,
Lorsque ta voix, soudain, ainsi qu'une caresse,
Glissa jusqu'à mon cœur avide de tendresse.
« Je t'aime », disais-tu, « je t'aime, désormais,
« Il ne faut plus douter ni défaillir jamais !

« Si tu ris, au Printemps, parmi les fleurs nouvelles,
« Si, comme un rossignol fait vibrer sous ses ailes
« Le large azur du ciel inondé de soleil,
« Ton esprit prend son vol, pour fêter le réveil
« Des arbres couronnés de fleurs blanches et roses,
« Je rirai comme toi de la beauté des choses.

« Lorsque les vents d'Été font courir un frisson
« Sur l'océan doré des lointaines moissons,
« Si tu sens, en ton cœur, naître un désir superbe
« De donner à celui qui fait croître une gerbe
« Une part d'idéal aux siècles à venir,
« Tu sentiras mon cœur, comme le tien bondir !

« Aux mois d'automne, si, d'une marche plus lente,
« Tu traverses les bois pleins de senteurs troublantes
« À l'heure où le couchant caresse le chemin

« D'un long baiser muet... Si, de voir sur ta main
« Tomber comme une larme une feuille pâlie,
« Tu souffres. — Nous aurons même mélancolie,

« Si tu songes, l'hiver, devant les hameaux blancs,
« Où gîtent, le front pâle et les membres tremblants,
« Des frères inconnus qui n'ont point d'espérance,
« À ce que l'avenir recèle de souffrance
« Pour notre Humanité que guette au loin la mort,
« Au néant de lutter, je te dirai : sois fort.

« Sois libre ; de tes mains, brise les lourdes chaînes
« Que nous mettent au cœur l'égoïsme et la haine,
« Domine les longs flots des siècles agités
« D'où tu verras surgir l'éternelle beauté !

« Transforme en vers ailés la splendeur de la terre,
« La gloire des héros et la bonté des mères,
« Chante l'avènement d'une nouvelle foi
« Et j'aurai des baisers, j'aurai des fleurs pour toi ! »

Et lorsque je chantai la chanson de mon âme
Devant un peuple ému, je te revis, ô femme,
Ô bien-aimée ! avec des roses dans les bras !
La flamme de tes yeux s'en fut dans mes yeux las.
Et je mis la ferveur de ta tendresse immense
Dans les accents profonds des hymnes d'espérance.
Et l'encens de tes fleurs s'éleva tout ce jour
Et mon premier effort naquit de ton amour.

À FERDINAND BUISSON

POÈME AUX TRAVAILLEURS DU LIVRE^[1].

Quand il eut assemblé sous ses doigts frémissants
Le mobile alphabet des nouveaux caractères
Et, maître d'un secret de l'inerte matière,
Ainsi que les héros, dressé son front puissant ;
On conte, citoyens, que Gutenberg, le père,
L'ancêtre, vénéré par notre amour pieux
Jusqu'au soir où la mort emplît d'ombre ses yeux,
Connut l'ingratitude et parfois la misère.
Mais le premier de nous, il sentait tressaillir
En son cœur, enivré de combattre et de vivre,
Le légitime orgueil d'avoir créé le livre
Qui donnerait la terre aux races à venir.

Et, trois siècles, les fils de sa haute espérance,
Regardant d'un œil clair la flamme des bûchers
Debout, près de la presse, osèrent attacher
Au vol des feuillets blancs l'exacte connaissance.

Et ces feuillets, épars à travers les cités,
Tels que le grain qu'on verse aux sillons de la plaine,
Firent naître et grandir par les foules humaines
Un rêve de justice et de fraternité.

Les temps sont écoulés. Les nations esclaves
Se révoltant un jour, ont rompu leurs entraves
Et de leur trône d'or précipité les rois,
Gravant sur les palais ce mot sacré : la loi.

Sur les lignes de fer, à l'aube, étincelantes,
Glissèrent en hurlant les machines géantes,
Portant le blé, la houille et les hommes hardis,
Et, de la nuit polaire ou soleil du midi,
Au long des fils légers qui tremblent par les plaines,
S'élança la pensée, et la voix très lointaine
D'un voyageur absent vibra jusqu'à l'ami.
Chaque jour, dominant les éléments soumis,
Transmettant par le livre à la race nouvelle
Un secret de sa force, ainsi qu'une étincelle
Du fou qu'aux immortels avait ravi Japhet,
L'humanité, sous le ciel large, triomphait...

Or, j'ai songé : ceux-là, qui de leurs mains fécondes
Font le livre, versant jusqu'aux confins du monde
Aux frères inconnus l'esprit libérateur,
Ceux-là, du moins, sont-ils appelés bienfaiteurs ?

Pour prix de leur effort, ont-ils au cœur des villes
Le pain blanc, le vin clair ? Ont-ils le simple asile
Ou l'épouse et l'enfant, dans le calme du soir
Au seuil, en souriant, viennent les recevoir ?
Et l'on m'a dit : « Hélas ! il est parmi nos frères
« Des vaillants, des héros obscurs, dont le salaire
« Fut le frisson du froid, l'angoisse de la faim
« Et pour les êtres chers l'horreur du lendemain ! »
Oui j'en ai vu parfois lutter, tremblants de fièvre,
Cramponnés aux casiers noircis, serrant les lèvres
Ainsi que des étaux, par crainte de gémir...
Leurs yeux troubles, ardents, cherchaient à voir s'unir
Les caractères fins dans leurs mains machinales,
Et la froide sueur perlait à leur front pâle...
Au soir, ils se traînaient ainsi que des blessés,
Serrant un peu d'argent, entre leurs doigts lassés,
Jusqu'à la chambre étroite et tragique, où la mère

Apaisait les petits hurlant à la misère !
Et là plus d'un, sentant son âme défaillir,
Rampant jusqu'à sa couche y tomba... pour mourir.
La mort était cruelle et lente. Des semaines,
Des mois, il étouffait, il parvenait à peine
À soulever encore ses membres engourdis.
Le pauvre nid d'amour n'était plus qu'un taudis
Sur lequel, tournoyant comme un oiseau funèbre,
La misère au vol noir planait dans les ténèbres.
La femme n'osait plus regarder le mari,

S'il fallait murmurer : « quand tu seras guéri ».
Plus de montre un matin... la bague de famille
Disparaît à son tour — puis la petite fille,
Étreignant dans ses bras un gros pain tout entier,
Balbutie : « Ils ont dit que c'était le dernier ! »
Il a fallu partir ! ô suprême torture !
Et l'ouvrier est mort... sans qu'une bouche pure
Baisât ses yeux, glacés par le frisson final,
Mort... comme un vagabond, sur un lit d'hôpital !

Ô vous, les amants et les belles,
Qui, près des fraîches cascates,
Lisiez les tendres villanelles...
Celui par qui les mots très doux
Vous rirent... le connaissez-vous ?

Celui qui mettait un mystère
En vos yeux, vierges solitaires,
Celui dont la main pour vous plaire
Assemblait des contes charmants,
S'il vécut... savez-vous comment ?

Celui dont la ferveur ardente
Grava les notes enivrantes

De la romance que tu chantes,
Toi qui passes au soir doré,
Il est mort... tu l'as ignoré !

Pourtant, les amants, vos ivresses ;
Pourtant, les vierges, vos tendresses ;
Pourtant, ô chanteur, la caresse
De ta voix très lourde de soupirs
Durent leur charme à ce martyr !

Ô femmes, portez-lui des fleurs plein vos mains blanches,
Parez son front de lys et de feuillages verts,
Sur un mol oreiller de bleuâtres pervenches
Qu'il repose à jamais, car il a tant souffert !
Et s'il est parmi vous, les heureux de la terre,
Des hommes, conscients des tâches de demain,
Songez, près de ce corps, que pour juste salaire
À qui donne le livre on doit plus que le pain.
On doit tout un trésor de gratitude exquise,
Car en multipliant les signes, sous ses doigts,
Pour les plus humbles yeux, l'imprimeur éternise
Ce qu'un cerveau puissant put atteindre une fois !
Songez que l'ouvrier eut cette horreur dernière...
Plus déchirante encor que les maux de sa chair,
Sentir le grand sommeil le prendre, sans qu'un frère
Eût reçu de ses bras les êtres purs et chers...
Leur épargnât la faim, les perfides épreuves
Des villes aux senteurs troublantes de désir...
Songez au pauvre mort et dites à la veuve :
« Nous venons, car nos cœurs sont lourds de repentir ;
Nous voulons que, par nous, votre œuvre s'accomplisse,

Acceptez nos secours ; du moins en attendant
Que l'aumône ait fait place à la grande justice

Laissez-nous cet honneur de vivre en vous aidant.
Près du foyer sacré dont la flamme pétille,
Vivez en la candeur des nobles souvenirs,
Groupez autour de vous les garçons et les filles,
Contez-leur que le père a su vivre et mourir !

Vos filles, en berçant l'automne de votre âge,
Attendront chastement l'heure d'un grand amour,
Et vos fils assemblés, par l'exemple et l'image
Apprendront l'art sacré du livre, afin qu'un jour,
Penchés sur le grand cœur de la presse qui vibre,
Ainsi qu'elle vibra sous les doigts paternels,
Ils en fassent jaillir, d'un geste solennel,
Par une aube de paix, la loi des peuples libres. »

1. [↑](#) Déclamé par M. Violet, de l'Odéon avec accompagnements de musique de scène de mademoiselle Marie Granier, à la *Fête des Travailleurs du livre au profit de l'Orphelinat du livre*.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- IsadF
- M0tty
- Cantons-de-l'Est
- Denis Gagne52
- Acélan
- 5435ljk!lk!ml
- *j*jac
- Maltaper
- Ernest-Mtl
- Favete linguistis
- Toto256
- Hsarrazin

- TptBot
- Guillaumelandry
- Bibar

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)